

JEAN RICHEPIN & HENRI CAIN

Dépôt Légal

Seine
No. *AP*

1908

LA

Belle au Bois-Dormant

FÉERIE LYRIQUE EN VERS

en un prologue, deux parties, quatorze tableaux

Musique de scène par M. Francis Thomé.

Décors de MM. Paquereau, Bertin, Jambon, Amable



The play *la Belle au Bois-Dormant* is entered according to act of Congress, in the year 1908, by MM. Jean Richepin et Henri Cain, in the office of the Librarian of Congress at Washington. All rights reserved.

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU. — *Le Réveil des Contes bleus.*

DEUXIÈME TABLEAU. — *Le Baptême.*



PREMIÈRE PARTIE

TROISIÈME TABLEAU. — *Le Préau des Innocentes.*

QUATRIÈME TABLEAU. — *Le Fuseau de maman Landry.*

CINQUIÈME TABLEAU. — *Le Palais en fête.*

SIXIÈME TABLEAU. — *Le Palais du sommeil.*

DEUXIÈME PARTIE :

SEPTIÈME TABLEAU. — *Cent ans après.*

HUITIÈME TABLEAU. — *Le Bois des Epouvantes. (Dans :
les ténèbres.)*

NEUVIÈME TABLEAU. — *L'Enchanteresse.*

DIXIÈME TABLEAU. — *Le Lac des Désespérances. (Les
Ondines.)*

ONZIÈME TABLEAU. — *Le Château dans l'aurore.*

DOUZIÈME TABLEAU. — *La Marche sur l'eau.*

TREIZIÈME TABLEAU. — *Le Baiser.*

QUATORZIÈME TABLEAU. — *Le Réveil.*

PERSONNAGES

<i>Le poète Landry. Le prince Landry.</i>	M ^{mes} SARAH BERNHARDT.
<i>Maman Landry.....</i>	ANNA JUDIC.
<i>La Princesse, la Belle au bois dor-</i>	
<i>mant</i>	ANDRÉE PASCAL.
<i>La Fée des forêts.....</i>	RENÉE PARNY.
<i>Dame Peluche.....</i>	LÉONIE LAPORTE.
<i>Le Petit Chevrier.....</i>	SEYLOR.
<i>La Fée Carabosse.....</i>	RISPAL.
<i>La Pie.....</i>	ROSY.
	DUC.
	HAUSSAIRE.
	REVONNE.
	DIEUDONNÉ.
	LUCILE LEFEBVRE.
<i>Les onze princesses.....</i>	MARSCIENVAL.
	RUBY.
	CHEMMA.
	FRAYSSINET.
	CATERS.
	FOUQUIER.
<i>Première Grenouille.....</i>	SEYLOR.
<i>Deuxième Grenouille.....</i>	DIEUDONNÉ.
<i>La Fée des ondes.....</i>	ROSANNE.
<i>La Fée des airs.....</i>	JANE BOLTI.
<i>Une Bourgeoise.....</i>	BIANCHINI.
<i>Une Lavandière.....</i>	FLORY.
<i>Le Chevrier.....</i>	MM. CHAMEROY.
<i>Olibrius</i>	BOUTHORS.
<i>Le Hibou.....</i>	GERVAL.
<i>Le Préfet de police.....</i>	GUIDÉ.
<i>Le Roi.....</i>	REBEL.
<i>Premier prisonnier, premier mé-</i>	
<i>decin</i>	ANGELO.
<i>Deuxième Prisonnier.....</i>	CAUROY.
<i>Deuxième Médecin.....</i>	DUPRÉNY.
<i>L'Astrologue</i>	FAVIÈRES.
<i>Un Gueux.....</i>	RICHARD.
<i>Premier Sergent.....</i>	PIRON.
<i>Troisième Prisonnier.....</i>	ENNER.
<i>Quatrième Prisonnier</i>	HERMANN.
<i>Deuxième Sergent.....</i>	MOORS.
<i>Un Bourgeois.....</i>	COUTIER.
<i>Un vieil artisan.....</i>	RIGLER.
<i>Un jeune artisan.....</i>	COQUELET.

- Personnages mimant et dansant.

L'Enchanteresse : M^{lle} RÉGINA BADET (de l'Opéra-Comique).
Nymphes et ondines.

Personnages chantant.

La Démone, l'Ondine : M^{lle} SABRAN.
Nymphes et ondines.

Personnages muets

<i>La Reine</i>	M ^{mes} LUCILE BARMY.
<i>La Nourrice</i>	ASTRA.
<i>Quatre dames d'honneur</i>	SALTERS, etc.
<i>Dames de la cour</i>	COULON, etc.
<i>Quatre duègnes</i>	ATTISON, etc.

Femmes du peuple et de la bourgeoisie : THOMAS, etc.

Pages.

Deux Chambellans.

Quatre Ministres.

Dignitaires et Seigneurs.

Hallebardiers.

Quatre trompettes.

Quatre agents de police colossaux.

Hommes et enfants du peuple et de la bourgeoisie,

Musiciens, Choristes.

Chèvres.

Un Dragon monstrueux.

Oiseaux.

Insectes.

Papillons.

Gnomes.

Lutins.

Feux follets.

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

LE RÉVEIL DES CONTES BLEUS

Scène première

LA PIE, PREMIERE GRENOUILLE.
DEUXIEME GRENOUILLE

Les grenouilles prononceront tous les mots, qui permettront la chose, avec une articulation coassante, et, quand elles le pourront, sans altérer le rythme des vers, les agrémenteront de coassements.

LA PIE

Comment! Rien de nouveau dans le monde des fées?

1^{re} GRENOUILLE

Pas grand'chose dont nous soyons ébouriffées!

2^e GRENOUILLE

Ni plus ni moins, ma foi, que dans le monde humain.

1^{re} GRENOUILLE

C'était hier le trente et un mars.

2^e GRENOUILLE

C'est demain

Le premier avril.

1^{re} GRENOUILLE

Tout suit son cours ordinaire.

2^e GRENOUILLE

A petits pas comptés de valétudinaire.

1^{re} GRENOUILLE

Demain va se passer tel qu'hier se passa.

1^{re} GRENOUILLE

Aucun événement miraculeux!

Pas ça!

2^e GRENOUILLE

Temps doux!

1^{re} GRENOUILLE

Mais pour parler avec exactitude.

Le fond de l'air est froid.

2^e GRENOUILLE

Selon son habitude.

1^{re} GRENOUILLE

On a vu ce qu'on voit tous les ans ces jours-ci.

2^e GRENOUILLE

Dans n'importe quel bois, tout aussi bien qu'ici.

1^{re} GRENOUILLE

On a vu des lapins en rond dans la clairière
Se défétrer le poil, assis sur leur derrière.

2^e GRENOUILLE

On a vu, se tenant par la main l'air benêt,
Deux amoureux que que leur tête-à-tête gênait.

2^e GRENOUILLE

Bref, tout ce qui, partout, fait dire à l'unisson :
« Le printemps s'avance ! »

1^{re} GRENOUILLE

Oui, comme dans la chanson.

2^e GRENOUILLE

Une chanson qu'on sait dès que l'on vient au monde !

1^{re} GRENOUILLE

D'un cliché tellement vieux, qu'il en est immonde !

2^e GRENOUILLE

A ne pas s'en servir même dans un journal !

1^{re} GRENOUILLE

Et cet extra connu...

2^e GRENOUILLE

Ce plus qu'archi-banal...

1^{re} GRENOUILLE

Ce retour du printemps qui fait bâiller les hommes...

2^e GRENOUILLE

Comme nouvelles, c'est à ça que nous en sommes !

1^{re} GRENOUILLE

À l'annoncer qu'avril vient après mars, voilà !...

2^e GRENOUILLE

Qu'on va reprendre en chœur l'éternel tra, la, la !...

1^{re} GRENOUILLE

Aveux dans les sentiers !

2^e GRENOUILLE

Sonnets dans les volumes !

1^{re} GRENOUILLE

Pommiers neigeux !

2^e GRENOUILLE

Oiseaux ramageant !

1^{re} GRENOUILLE

Fleurs et plumes !

2^e GRENOUILLE, à l'autre.

Crois-tu ? Nous demander des nouvelles à nous !

1^{re} GRENOUILLE, à l'autre.

Donne-nous en plutôt.

2^e GRENOUILLE, s'agenouillant.

Je t'en prie, à genoux.

1^{re} GRENOUILLE, se mettant à plat ventre.

À plat ventre !

2^e GRENOUILLE
Car nous en sommes assoiffées

De nouvelles!

1^{re} GRENOUILLE
Fini dans le monde des fées,
Les nouvelles!

2^e GRENOUILLE
Zéro, les nouvelles!

1^{re} GRENOUILLE

Et si

En montrant la moitié de son index.
Tu nous en offriras gros comme ça...

2^e GRENOUILLE, en montrant le tout petit bout de son index.
Non! ceci...

1^{re} GRENOUILLE
Nous ferions un succès, même aux plus réchauffées.

LES DEUX GRENOUILLES, ensemble.
Il n'arrive plus rien dans le monde des fées.

LA PIE

C'est étrange! Jadis ce coin de l'univers
Était le paradis rêvé du fait-divers.
On y trouvait toujours vos cervelles farcies
Des contes bleus aux plus folles péripéties.
Moi qui les répétais sans un seul mot changé
Ça m'a fait le renom de blagueuse que j'ai...
N'empêche! c'était vrai, sapsiti, vos histoires!
J'en ai vu, de mes yeux, tous les héros notoires,
Auxquels plus d'un savant même s'intéressait:
Le Prince Charmant, l'Ogre, et le Petit Poucet,
Le Petit Chaperon Rouge, Anne ma sœur Anne,
Barbe-Bleue, et Riquet-à-la-Houpe, et Peau d'Ane,
Et *Cendrillon*... Et j'en oublie. Ils étaient tant!
Ils doivent bien avoir des successeurs, pourtant.
Auxquels il doit encore arriver quelque chose.

1^{re} GRENOUILLE

Non, rien!

2^e GRENOUILLE
Absolument rien!

LA PIE

Et pour quelle cause?

1^{re} GRENOUILLE

Ça, je l'ignore.

LA PIE, allant à la 2^e grenouille.

Et toi?

2^e GRENOUILLE

Je suis comme ma sœur.

1^{re} GRENOUILLE, l'air important.

Il faut interroger là-dessus un penseur.

LA PIE, goguenarde.
Et vous en avez un sous la main?

2^e GRENOUILLE

Mais peut-être.

LA PIE, de plus en plus goguenarde.
Où donc que j'y cours?

1^{re} GRENOUILLE, fièrement.

Où? dans le creux de ce hêtre.

En montrant le gros hêtre de droite.

2^e GRENOUILLE

Tu n'as qu'à faire...

LA PIE, continuant sa moquerie.

Toe, toe.

1^{re} GRENOUILLE, très sérieuse.

Non.

En imitant le cri du hibou.

Hou! hou! hou!

LA PIE, répétant le cri.

Hou! hou! hou!

Scène II

LES MÊMES, LE HIBOU

A l'appel de la pie, s'ouvrent les lierres qui masquent le trou du hêtre, et il en sort, majestueux, un superbe hibou.

2^e GRENOUILLE

Le voici, tiens!

LA PIE, avec admiration.

Oh! le beau hibou!

LE HIBOU, s'avançant, l'air sacerdotal.

Le hibou de Pallas Athéné, l'oiseau grave
Dont l'œil voit les secrets et dont le bec les grave.
L'oiseau qui du mensonge extrait la vérité,
Tu veux savoir pourquoi dans le monde enchanté
Plus rien n'arrive? Ecoute, et tâchant de comprendre
Les arrêts que ma voix sybilline va rendre.
Répète-les ensuite aux hommes de ton mieux.
S'il semble aujourd'hui mort, ce monde merveilleux,
C'est que, d'une sagesse un peu trop assagie,
Les hommes ont cessé de croire à sa magie.
Il faut avoir gardé des oreilles d'enfant
Pour ouïr la chanson du féérique olifant,
Trainant par les échos ses plaintes étouffées,
Pour voir au clair de lune apparaître les fées,
Sous leurs voiles en fils de la Vierge flottants,
Et dans leurs robes d'air tissu, couleur du temps.
Il faut avoir la foi naïve et pure en elles.

La foi fervente qui du cœur monte aux prunelles,
 La foi qui, renouant les antiques accords,
 A leur âme toujours présente, donne un corps.
 Car elles vivent; car la nature en est pleine;
 Car la brise fleurant les fleurs, c'est leur haleine;
 Car la flamme des vers luisants, des deux follets,
 C'est leur regard; car l'eau courante aux ruisselets,
 Les doux bruits chuchottant dans l'herbe et les ramu-
 [ros,
 Tous les soupirs, tous les frissons, tous les murmures,
 C'est leur voix; et dans tout ce qui palpite on sent
 Leur être aérien qui vous frôle en passant.
 Mais la sensation est si vague et si brève
 Chez le douteux surtout, qu'il la traite de rêve,
 Sans se douter, hélas! l'imbécile douteur,
 Que ce monde enchanté, l'homme en est l'enchanteur.
 Ah! rouvre donc ton âme aux lointaines bouffées
 Du mystère; crois-y, pauvre incrédule, aux fées;
 Sois l'ingénu de qui l'œil immatériel
 Dans le rêve accepté fait naître le réel;
 Renonce au vrai trop vrai; consens à la chimère,
 Redeviens l'enfançon des jours où ta grand'mère
 Fleurissait tes sommeils roses de contes bleus;
 Et le monde enchanté, le monde fabuleux,
 Revivant au clairon de ta foi qui l'éveille,
 Tu t'y promèneras de merveille en merveille!

Scène III

LES MÊMES, OLIBRIUS

Olibrius sort des taillis du fond, à grand'peine, se griffant
 aux ronces. Il est en costume de gala, un peu dérangé
 par sa marche sous bois.

OLIBRIUS, aux grenouilles, avec une révérence.

Mesdames...

LES GRENOUILLES, coassant.

Quoi?

OLIBRIUS, au Hibou, même jeu.

Monsieur... Excusez un humain
 Qui vous dérange. Mais j'ai perdu mon chemin.
 Ces ronciers sont si drus! J'en ai les mains griffées!
 S'il vous plaît, est-ce ici la clairière des fées?

LE HIBOU

L'endroit porte ce nom.

Tout mon remerciement!

Il s'assied sur le bord du roc moussu.

Ouf! Enfin! Je peux donc m'asseoir!

Coupant la parole au hibou qui va parler.

Pour le moment

Je n'en demande pas davantage... Je souffle.

Remettant sa toilette en ordre.

Ce tas de ronces s'est conduit comme un maroufle
Avec moi. Mes rubans en loques! Mon chapeau
Mis de travers! Et des coups d'ongle plein ma peau!
Palsembleu! De quoi donc sont-elles attifées,

Montrant les ronces.

Dans ça pour cabinet de toilette, les fées?

LE HIBOU

Espères-tu les voir?

OLIBRIUS, s'étouffant de rire à cette idée.

Oh! non!... Vous pensez bien

Que moi, le seigneur comte Agénor Félibien
Olibrius, ministre, et chef du protocole,
J'ai passé quelque peu l'âge où l'on caracole
Sur un conte de fée et les chevaux de bois.

Majestueux.

Ma tête en cheveux gris dans ma fraise à l'empois,
Ces décorations sur mon torse agrafées,
Et mon air ne sont pas d'un fou qui croit aux fées.

LE HIBOU

Tu demandais pourtant si c'était bien ici
Leur clairière?

OLIBRIUS

Oui.

LE HIBOU

Pourquoi?

1^{re} GRENOUILLE

Pourquoi?

2^e GRENOUILLE

Pourquoi?

OLIBRIUS

Voici.

Toute une histoire! Assez drôle.

LES DEUX GRENOUILLES, ravies.

Ah!

OLIBRIUS

Le roi, mon maître...

Oh! les rois, vous savez, ça peut tout se permettre!...
Et même d'être...

Se touchant le front et faisant le geste de pantomime qui
signifie folie.

Bref, le nôtre l'est un peu,

Si bien que, n'ayant pas d'enfant, il fit ce vœu...
La reine aussi...

Refaisant le même geste.

Pas bien d'aplomb non plus, la reine!...

Que s'ils en avaient un, ils prendraient pour marraine...
qui? Devinez! Je vous le donne en vingt, en cent.

En mille!... Ne cherchez pas! C'est ahurissant,
Et la presse, à bon droit s'en est esclaffée,
Ils veulent pour marraine: une fée.

Se tenant les côtes.

Une fée!

Laissez-moi rire! Non! grotesque! saugrenu!
Absurde!... Et c'est pourquoi dans ce bois mal tenu,
Par devant deux oiseaux flanqués de trois rainettes,
Je viens à haute voix débiter ces sornettes,

Déroulant deux parchemins où pendent des sceaux, puis,
parlant d'un ton méprisant.

Qu'un roi mit par écrit, qu'une reine approuva.

Tristement, résigné.

Va, chef infortuné du protocole, va,
Puisque c'est ton devoir, lis sans frauder d'une once,
Avec le poids qu'il faut, cette stupide annonce.

Lisant d'une voix pompeuse:

« Lettre que moi, le roi d'Azur Prospéro dix,
« Restaurant, les us et coutumes de jadis,
« Je fais tenir sur deux minutes parafées
« Protocolairement à mesdames les fées,
« Mesdames, nous croyons en vous, la reine et moi,
« Et nous osons, tremblants d'un indicible émoi,
« Vous prier humblement d'assister en famille
« Au baptême de la princesse, notre fille,
« Ajoutant qu'on serait au comble du bonheur,
« Si quelqu'une de vous nous faisait cet honneur
« Sans pair, de vouloir en être la marraine,
« En foi de quoi signons tous deux: le roi, la reine. »

Avec un haussement d'épaules.

Est-ce assez bête!

Avec résignation.

Enfin! d'un geste bienséant,

Jetons ça dans la boîte aux lettres du néant.

Il jette les deux parchemins, froissés en deux boulettes,
à la volée, dans les taillis du fond.

La seule qui convienne à de pareilles bourdes!
Et maintenant, tâchons, à travers ces falourdes,
Pour trouver mon chemin, s'il se peut, d'y voir clair.

En faisant une révérence aux grenouilles et à la pie.

Mesdames!

Même jeu au hibou.

Monsieur!

Scène IV

LES MÊMES, LES FÉES

Au moment où, relevé de sa révérence, il disparaît à droite, les fées apparaissent au fond, parmi les branches du taillis, en formes vaporeuses, le corps vague, la tête illuminée d'un halo.

LE HIBOU, à voix basse, rappelant Olibrius.

Psst!

OLIBRIUS, rentrant.

Quoi?

LE HIBOU, même voix.

Regarde!

OLIBRIUS, cherchant autour de lui.

Où?

LE HIBOU, lui montrant le fond.

En l'air

Olibrius regarde, voit les fées et soudain est pris d'épouvante.

OLIBRIUS

Grand Dieu! Qu'est-ce que c'est que ces ombres coiffées
De lumière?

LE HIBOU, toujours à voix basse.
Ce sont elles.

OLIBRIUS

Qui ça?

LE HIBOU, LA PIE ET LES DEUX GRENOUILLES

Avec une voix religieuse et de mystère.

Les fées!

OLIBRIUS, stupéfait.

Elles existent!... Non, ça n'est pas vrai!

Les fées deviennent entièrement lumineuses, et l'une d'elle fait le geste qu'elle va parler. Olibrius, après s'être frotté les yeux, soudain convaincu.

Mais si!

1^{re} FÉE, d'une voix lointaine et douce.

Puisque les maîtres croient en nous...

OLIBRIUS, se jetant à plat ventre.

J'y crois aussi.

Et d'une foi profonde, aux ferveurs non pareilles.

1^{re} FÉE

Bien! ouvrant donc tout grands tes yeux et tes oreilles,
Régale-toi de nous entendre et de nous voir.

OLIBRIUS

C'est exquis.

Maintenant, réponds. Fais-nous savoir
Quand a lieu ce baptême auquel on nous invite.
Demain.

2^e FÉE. inquiète.

Nous ne serons jamais prêtes si vite.

3^e FÉE. même jeu.

Oh! sûr! Moi, je n'ai rien à mettre pour demain.

2^e FÉE. même jeu.

Puis voilà si longtemps que dans le monde humain
Nous n'allons plus! Qui nous dira ce que l'on porte.

3^e FÉE. même jeu.

C'est vrai!... Comment paraître à la mode.

1^{re} FÉE

Et qu'importe?

Nos écharpes de brume et nos chapeaux de fleurs;
Nos robes dont la gaze a toutes les couleurs
Des rêves printaniers mirés dans nos prunelles,
Sont-ce pas des atours aux modes éternelles,
Toujours jeunes pour nos avrils rajeunisseurs?...
Allez, consolez-vous, ô mes coquettes sœurs;
Si splendides que soient les toilettes de fêtes
Que les plus merveilleux couturiers auront faites
Pour le baptême, et si beau que soit le décor.
C'est vous qu'on y verra les plus belles encor.
Nous qu'habille, de tant de mot thuriféraires,
L'imagination des poètes, nos frères.

2^e FÉE, avec une inquiétude joyeuse

Alors, à ce baptême?...

3^e FÉE. même jeu.

On y va donc?

1^{re} FÉE

Mais oui!

Les fées battent des mains avec une joie enfantine.

OLIBRIUS

Mes maîtres vont avoir le cœur tout réjoui.

1^{re} FÉE, continuant.

Dis-leur que nous irons, pour être les marraines
De leur fille, nous les trois dames souveraines...

2^e FÉE

Moi, de l'eau qui court!

3^e FÉE

Moi, du gouffre aérien!

1^{re} FÉE

Moi, des forêts.

Scène V

LES MÊMES, LA FÉE CARABOSSE

La fée Carabosse surgit brusquement du sol. Elle est
très vieille, bossue, boîteuse, porte au bras gauche un
cabas et de la main droite brandit une béquille.

CARABOSSE, furieuse.

Alors, et moi? Je ne suis rien?

A l'apparition de la fée Carabosse, les trois jeunes fées s'évanouissent en vapeurs bleuâtres dans les branches.

OLIBRIUS, avec dégoût.

Oh! fi! l'horreur, avec sa béquille et sa bosse!

LE HIBOU, bas à Olibrius.

Tais-toi! C'est une fée aussi. C'est Carabosse.

OLIBRIUS, à voix haute.

Une fée? Allons donc! C'est une vieille à cabas!

LE HIBOU, avec horreur.

Oui!

OLIBRIUS, insolemment.

Tant pis! Fée ou non, je ne l'invite pas,
Le protocole a ses exigences, que diantre!
Et notre Cour, s'il faut que cette gueuse y entre,
Aura l'air de la Cour des Miracles. Oh! non!
L'élégance avant tout! J'y perdrais mon renom.

A Carabosse, avec une politesse ironique.

Mille regrets, hélas! ma pauvre bonne femme;
Mais un épouvantail n'est pas dans mon programme.
Exhiber à l'enfant un pareil mascarón,
Ce dos bombé, ce nez crochu, cet œil vairon,
Cette bouche sans dents, fendue en cicatrice!
Mais vous feriez tourner le lait de sa nourrice!

Et donc, par le canal de son ambassadeur,
En s'inclinant dans une révérence exagéré.

Avec tous les égards dus à votre hideur,
Mon roi vous interdit d'assister au baptême.

CARABOSSE, au comble de la colère.

Ah! c'est ainsi que l'on me traite! En anathème,
En lépreuse, en objet de rebut exécré!
Eh bien, j'irai quand même au baptême, j'irai
Sans invitation, sans honneur, toute seule,
Car je veux que l'enfant soit aussi ma filleule.
Elle la recevra la vieille Boule-en-dos
Et saura ce que c'est quand je fais des cadeaux.

LES TROIS FÉES, réapparaissant en lumière et riant:

Ah! ah! ah! ah!

CARABOSSE, brandissant sa béquille.

Riez, riez de Carabosse,

Riez de son cabas, sa béquille et sa bosse;
Mais elle vous mettra toutes dans son cabas,
O marraines d'en haut, la marraine d'en bas!

Elle rentre sous terre dans une flamme verdâtre, tandis
que les fées s'évanouissent de nouveau dans les
branches.

Scène VI .

LES MÉMES, moins les fées.

OLIBRIUS, très troublé.
Diable! Elle a l'air fâché.

LE HIBOU
Certes.

OLIBRIUS, de plus en plus inquiet.
Elle est très mauvaise? ?

LE HIBOU
Comme la gale.

OLIBRIUS, se grattant le front.
Hou! hou! je me sens mal à l'aise.

1^{re} GRENOUILLE, souriant.

Moi pas.

2^e GRENOUILLE, même jeu.

Moi non plus.

LA PIE, épanouie.

Moi, ravissement complet.

LE HIBOU, battant des ailes.

Ma foi, moi tout pareil.

OLIBRIUS

Et pourquoi, s'il vous plait?

1^{re} GRENOUILLE

Comment, pourquoi?

2^e GRENOUILLE

Mais nous voilà désassoiffées!

LA PIE

Il n'arrivait plus rien dans le monde des fées.

1^{re} GRENOUILLE

Tandis que maintenant...

2^e GRENOUILLE

On va, comme jadis...

1^{re} GRENOUILLE

Voir des gens...

2^e GRENOUILLE

Et savoir des choses.

LA PIE

Cadédis!

Pourrai-je en raconter, des nouvelles!

LES DEUX GRENOUILLES

O joie!

LE HIBOU

sautant sur un tronc d'arbre, d'où il domine Olibrius, qu'il
va éventer de ses ailes.

Vivent les contes bleus!

LA PIE

Vive la mère l'Oie!

1^{re} GRENOUILLE

On s'amuse!

2^e GRENOUILLE

On se sent revivre!

LA PIE

On dansera!

1^{re} GRENOUILLE

Brekekekex!

2^e GRENOUILLE

Koax!

LE HIBOU

Hou! hou!

LA PIE

Cra-cra-cra-cra!

La Pie et les deux grenouilles se mettent à danser devant Olibrius ahuri, qu'évente toujours le Hibou, tandis que sortent de partout d'autres grenouilles, des oiseaux, des insectes, des papillons, des gnômes, des lutins, tout le monde fantastique du bois enchanté ressuscitant. Dans les branches, les fées réapparaissent, et le tableau s'achève sur une farandole tourbillonnante, parmi les cris et les rires que dominent les brekekex, koax des grenouilles, le cra-cra-cra-cra de la pie et le hou-hou du hibou.

DEUXIÈME TABLEAU

LE BAPTÊME

A droite et à gauche, au premier plan, grandes portes à deux battants de bronze. De ces deux grandes portes à l'escalier du fond et s'incurvant vers lui, colonnades dont les boutiques supportent une terrasse de plein pied avec le premier palier de l'escalier et bordée d'une balustrade sur la cour d'honneur. A droite et à gauche, sous les arcades, quatre petites portes de service, deux de chaque côté, l'une flanquant la grande porte et l'autre sous la dernière arcade. Au fond, de face, escalier monumental à trois paliers. Le premier est à la hauteur de la première terrasse portée par les arcades. Le second à mi-chemin entre cette première terrasse supérieure, s'élargit en plateforme, d'où tombent à droite et à gauche des cascades. Le troisième arrive au niveau de la terrasse supérieure. Cette terrasse supérieure, à gauche et à droite de l'escalier, est délimitée, du côté de la cour d'honneur, par une balustrade. De l'autre côté, c'est-à-dire au fond, elle se termine par une rangée de chênes séculaires, assez lointains pour qu'on voie encore une large bande de ciel au-dessus de leurs cimes. Les frontons des deux grandes portes, les fûts des colonnes, les entablements des portiques, les balustrades de la première terrasse et de la terrasse supérieure sont ornés de bouquets, de feuillages pendants, de drapeaux flottants, d'écussons et de trophées. Sur la première terrasse et sur la terrasse supérieure, entre des vases de fleurs et des arbustes exotiques, sont dressés des mâts portant des banderoles et que retiennent des guirlandes. Invisible, le palais du roi est censé situé à droite. Invisible aussi, le palais des grands dignitaires du royaume est censé situé à gauche. Le baptistère où doit se rendre le cortège est censé situé à gauche, en haut et l'on s'y rend par le grand escalier de la terrasse supérieure. Il va être midi ; on est en avril et il fait un temps ralien.

Scène première

OLIBRIUS, LE PRÉFET DE POLICE, DEUX SERGENTS HALLEBARDIERS, GARDES DU CORPS, QUATRE AGENTS DE POLICE.

Au lever du rideau, Olibrius est à l'avant-scène avec le Préfet de Police, à trois pas de qui se tiennent quatre agents colossaux. Un peloton de hallebardiers est adossé aux battants clos de chacune des deux grandes portes. Sous les arcades du fond, à droite et à gauche de l'escalier, sont massés deux autres pelotons de hallebardiers sous les ordres de leurs deux sergents. Du bas jusqu'au haut de l'escalier, encadrant chaque marche, se tiennent immobiles les gardes du Corps, en grande tenue de parade.

OLIBRIUS

parlant au Préfet de police, mais à voix haute, pour être entendu de tous.

C'est compris, n'est-ce pas? C'est clair. Je le répète:
Le signal vous sera donné par la trompette
D'ouvrir au peuple les portes que voici.

Après avoir montré les deux grandes portes et avec énergie.

Mais jusque-là, personne ici!

LE PRÉFET DE POLICE, redoublant d'énergie.
Personne ici!

OLIBRIUS, insistant.

C'est là consigne. Elle est formelle.

LE PRÉFET DE POLICE, écrivant sur son calepin.

J'en prends texte.

OLIBRIUS, de plus en plus autoritaire.

Personne, sous aucun prétexte!

LE PRÉFET DE POLICE, renchérissant.

Aucun prétexte!

OLIBRIUS, se radoucissant.

Il faut cependant tout prévoir... Hormis les gens,
Que vous reconnaîtrez étant intelligents.
Comme gens du gala vaquant à leur service.

LE PRÉFET DE POLICE, radouci à son tour.

Bien entendu.

OLIBRIUS, redevenant sévère.

Pour tous les autres qu'on sévisse!

LE PRÉFET DE POLICE, mystérieusement.

Votre Excellence craint quelque complot?

OLIBRIUS, se rengorgeant.

Non pas!

A mi-voix et l'air penaud.

Ce que je crains.. Tenez! je vais à vous, tout bas,

Vous le dire. Peut-être aurez-vous une idée
 Pour parer le péril dont j'ai l'âme obsédée.
 Certaine vieille aux noirs projets veut, parait-il,
 Du mal au roi. Quel biais trouver, assez subtil,
 Pour n'avoir pas céans la vieille et sa rancune ?

LE PRÉFET DE POLICE, l'air profond.
 J'ai trouvé !

OLIBRIUS, étonné.

Non ?

LE PRÉFET DE POLICE, avec assurance.

Si fait ! Ne pas admettre qu'une

Seule vieille entre ici, voilà le vrai moyen
 Nulle, n'y pénétrant pour qu'il n'arrive rien.

OLIBRIUS, avec admiration, lui serrant la main.

Bravo, mon cher préfet, j'instruirai le monarque
 De cette ingénieuse et profonde remarque.
 Et je compte sur vous pour agir.

LE PRÉFET DE POLICE, s'inclinant.

Comptez-y !

OLIBRIUS, regardant l'heure à sa montre.

Moins dix !... Diable !

Il sort affairé par la grande porte de droite.

Scène II

LES MÉMES, moins OLIBRIUS

LE PRÉFET DE POLICE, aux hallebardiers.

C'est net ! Aucune vieille ici !

S'il s'en faufile une et quoi qu'elle riposte,

Pas d'hésitation ! vite ! Enlevée ! Au poste !

A lui-même.

Au surplus moi qui suis pour les dénouements prompts

Je vais faire en personne un tour aux environs

Et m'en débarrasser d'avance. C'est plus sage.

Aux quatre agents.

Vous, suivez-moi ! Vous les cueillerez au passage.

Il sort suivi de six agents, par la petite porte de service

flanquant la grande porte de droite.

Scène III

LES MÉMES, moins LE PRÉFET DE POLICE et les quatre
 agents, plus le PREMIER et le SECOND MEDECIN,
 L'ASTROLOGUE, DAME PELUCHE et QUATRE
 DUEGNES.

A peine le dernier agent de police est-il sorti, que s'ouvre
 par la porte de gauche et qu'entrent par là, le premier

et le second médecin, l'astrologue et dame Peluche,
et les quatre duègnes, tous en robes noires.

LE SERGENT DE GAUCHE, les interpellant.

Eh! là bas!

LE SERGENT DE DROITE, s'avançant un peu vers l'autre.

Laisse donc! C'est des gens du gala.

DAME PELUCHE, se rengorgeant.

Dame! Ça se voit.

Le premier docteur, à ce moment, met le pied sur la
première marche du grand escalier.

LE SERGENT DE DROITE, le tirant en arrière.

Non pas par ici.

Lui montrant la petite porte du fond, à droite.

Par là!

DAME PELUCHE, avec reproches au premier médecin.

Un jour comme aujourd'hui! L'escalier de parade!

LE 1^{er} MÉDECIN, avec orgueil.

J'en suis digne, et d'avoir tout en haut une estrade.

DAME PELUCHE, avec un étonnement ironique.

Bah!

LE 1^{er} MÉDECIN, même jeu que plus haut.

Ce jour glorieux, c'est à moi qu'il est dû.

DAME PELUCHE, même jeu que précédemment.

A vous docteur?

LE 1^{er} MÉDECIN, avec assurance.

A moi, puisque je l'ai rendu

Possible en ordonnant à notre auguste reine

L'eau dont j'ai découvert la vertu souveraine.

LE 2^e MÉDECIN, fièrement.

Permettez! Ce beau jour, à moi seul on le doit.

Insolamment.

Et jusqu'au fond de l'œil vous vous furrez le doigt

Mon cher confrère, dans votre, dans votre ivresse aqua-

A votre théorie opposant ma pratique [tique

Je dis, moi, que l'espoir du roi fut resté vain

Sans l'usage (ordonné par qui? par moi!) du vin!

LE 1^{er} MÉDECIN, très aigre.

Non, monsieur, l'eau...

LE 2^e MÉDECIN, non moins aigre.

Du tout, monsieur, le vin...

LE 1^{er} MÉDECIN, avec violence.

J'affirme...

LE 2^e MÉDECIN, même jeu.

Je maintiens...

LE 1^{er} MÉDECIN, furieux.

Ignorant!

LE 2^e MÉDECIN, même jeu.

Cuistre!

LE 1^{er} MÉDECIN, même jeu, âcre.
Imbécille!

LE 2^e MÉDECIN, *idem*.

Infirmè!

LES DEUX MÉDECINS, au comble de l'exaspération.
Charlatan!

L'ASTROLOGUE, s'interposant.

Paix, là! Paix!... Un jour pareil, messieurs!
Avec un sourire triomphant.

D'autant que ce grand jour, s'il a lui dans nos cieux,
Le mérite en revient, non à vous, médecastres,
Mais au calcul de la conjonction des astres
Dont moi, l'astrologue...

DAME PELUCHE, l'interrompant, avec véhémence.

Ouais! Et nous, les duègnes, nous,
C'était donc pour le roi de Prusse qu'à genoux
Dans la veille, le froid, le jeun et ses misères,
Nous avons égrené rosaires sur rosaires?
Point! Et ce jour béni si longtemps attendu,
C'est aux dévotions des duègnes qu'il est dû.

LES DEUX MÉDECINS et L'ASTROLOGUE
Elle est stupide!

DAME PELUCHE, bondissant de rage.

On nous insulte!

Aux deux autres duègnes, en les prenant par la main.

A moi! les duègnés!

De loin, aux deux médecins et à l'astrologue, avec
autorité.

Des excuses, messieurs! sinon,

En arrachant son peigne de son chignon.

A coup de peignes

A coups d'ongles...

Toutes les duègnes osnt en position de combat.

LE 1^{er} MÉDECIN

Nous, des excuses?

En lui jetant son bonnet.

Tiens!

LE 2^e MÉDECIN, même jeu.

Tiens!

L'ASTROLOGUE, même jeu.

Tiens!

LE SERGENT DE DROITE, très calme, s'interposant.
Vous n'avez pas bientôt fini vos entretiens?

DAME PELUCHE, orgueilleusement.

Non! Tant qu'ils n'auront pas fait d'excuses.

1^{er} MÉDECIN

Harpic!

2^e MÉDECIN

Mégère!



L'ASTROLOGUE

Gaupe!

DAME PELUCHE, furieuse.

Bien! Meltons-les en charpie.

Arrachons à ces gueux, leurs barbes de chien et.

Quitte à laisser nos dents dedans en les mordant.

Mordons à même, avec d'atroces allégresses.

Nous étions des amours, devenons des ogresses!

Et dansons sur la peau de leurs orgueils crevés!

Aïe donc!

Elle se rue, suivie des duègnes sur les deux médecins
et l'astrologue.

TOUS,

Dans une mêlée générale et confuse, en se battant.

Ah!

Scène IV

LES MÊMES, LE PRÉFET DE POLICE,
LES QUATRE AGENTSLe Préfet de police suivi de quatre agents entre par la
petite porte de gauche et tout de suite s'arrête, stupé-
fait devant le tas de robes noires et de perruques
grises en train de se battre.

LE PRÉFET DE POLICE

Ciel!

Aux quatre agents qui regardent, ahuris et leur montrant
les combattants enchevêtrés.

Ce tas de vieilles!... Enlevez!

Au poste!

LES DEUX MÉDECINS, L'ASTROLOGUE et LES DUÈGNES
en un grand cri.

Ah!

Les agents se précipitent vers les combattants, les empoi-
gnent, les bousculent, les poussent vers la grande
porte de droite et, en un rien de temps les font
disparaître en les suivant, sauf dame Peluche qui a
bondi à gauche leur échappant.

Scène V

LE PRÉFET DE POLICE, à dame Peluche.

Vous!...

DAME PELUCHE, vivement.

Moi, pas, voyons! Je suis Peluche,

Dame Peluche, duègne en chef.

LE PRÉFET DE POLICE, méfiant.

C'est une embûche.

DAME PELUCHE, avec violence.

Buche-vous-même !

LE PRÉFET DE POLICE, indigné et important.

Ah ! ça ! vous m'outragez, je crois ?

DAME PELUCHE, même jeu.

Non, mais vous êtes bête à marquer d'une croix,

Je ne pas reconnaître en moi dame Peluche.

Elle se tourne et se retourne, s'exhibant.

Voyez !

LE PRÉFET DE POLICE

Tout pareil, soit !

DAME PELUCHE

Alors ?

LE PRÉFET DE POLICE, l'air malin.

C'est là l'embûche,

Précisément.

De qui ?

LE PRÉFET DE POLICE, de plus en plus.

Parbleu ! J'en suis certain :

De la vieille qui veut du mal au roi.

DAME PELUCHE, faisant explosion.

Crétin !

LE PRÉFET DE POLICE, ahuri, furieux.

Plait-il ?

DAME PELUCHE, redoublant, sans qu'il puisse interrompre.

Sombre crétin ! Bas goitreux ! Tête d'âne !

Triple extrait de quadruple idiot que Dieu damne !

Citrouille ! Cornichon ! Gourde !

LE PRÉFET DE POLICE, bondissant vers la petite porte de droite.

A moi, vous là-bas !

Revenez !

DAME PELUCHE

Lâche !

LE PRÉFET DE POLICE, même jeu.

Oui, tous ! Tous !

Scène VI

LES MÉMES, LES QUATRE AGENTS

Les agents rentrent en bataillon carré.

DAME PELUCHE, en les voyant, de loin.

Ne m'approchez pas,

Brûlez !

LE PRÉFET DE POLICE

Empoignez-là

DAME PELUCHE, en garde, à gauche.

Le premier qui me touche!

LE PRÉFET DE POLICE, aux agents immobiles.

Allez!

Les agents font un pas.

DAME PELUCHE, avec une voix de tonnerre.

A l'assassin!

LE PRÉFET DE POLICE

Un baillon sur la bouche.

Emportez-là!

L'un d'eux emporte dame Peluche sur ses épaules.

DAME PELUCHE, criant du haut de sa tête.

Canaille!... Au feu! au feu! au feu!

Les agents sortent par la grande porte de droite.

Scène VII

LES MÊMES, moins DAME PELUCHE et LES AGENTS

LE T DE POLICE, après avoir fermé la petite porte

LE PRÉFET DE POLICE

Après avoir fermé la petite porte, en revenant.

Ouf! ça n'a pas été sans peine, jour de Dieu!

Quelle gaillarde! Six contre elle! Et hein? Quels hom-
[mes.

Ça Peluche? Allons donc!... Non, non, j'ai l'œil, nous
[sommes

Devant la vieille aux noirs projets, qu'on m'annonça.

D'ailleurs, Peluche ou non, pft!... Au comme ça

En se frottant les mains.

Je suis tranquille. Plus de vieille, plus d'encombre!

Toutes les vieilles de la ville sont à l'ombre.

A ce moment au fond retentit allègrement une sonnerie
de trompette que sonnent quatre trompettes sur le
haut du grand escalier.

La trompette! Il est temps d'ouvrir au peuple!

Aux deux pelotons de hallebardiers qui sont alignés
contre les battants clos des deux petites portes.

Ouvrez!

Les deux peloton ss'écartent pour laisser le passage libre
à la foule, qui, les portes ouvertes, va envahir la
cour d'honneur en tumulte.

Scène VIII

LES MÊMES, LA FOULE, parmi laquelle parlant en répliques
personnelles: UN BOURGEOIS, UNE BOURGEOISE,

UN VIEIL ARTISAN, UN JEUNE ARTISAN, UNE LAVANDIÈRE, UN GUEUX, légèrement pris de boisson.

LA FOULE,
envahissant d'un premier flot la place avec des rumeurs.
Ha! ah! ah!

LE PRÉFET DE POLICE
Doucement!

Aux hallebardeurs de droite et de gauche.

Par groupe séparés!

Les hallebardiers ne laissent plus entrer que de la sorte.
Les enfants au premier rang comme c'est l'usage!

On obéit à cette recommandation.

Et laissez le milieu libre pour le passage
Du cortège,

Montrant le haut de l'escalier.

Jusqu'au Baptistère, là-bas.

On obéit surtout grâce aux hallebardiers, se mêlant à
la foule, et la dirigeant à son insu, de façon à garnir
le dessous des arcades, à faire laisser libre le milieu
de la cour et à mettre de l'ordre dans le tumulte,
parmi le brouhaha sourd qui va grandissant.

LE BOURGEOIS

Quel beau temps!

LE VIEIL ARTISAN

Devant, oui, mignonne.

Il fait passer au premier rang une petite fille.

LE GUEUX

Poussez pas!

LA BOURGEOISE, s'éventant.

Il y aura pour sur des femmes étouffées.

LE GUEUX

Il fait soif.

LA LAVANDIÈRE

En as-tu déjà vu, toi, des fées?

LE JEUNE ARTISAN, montrant les décorations.

C'est flambard, hein?

LE BOURGEOIS

On peut faire mieux.

Les rumeurs ont grandi de plus en plus et elles couvrent
maintenant les voix isolées.

LA FOULE, en rumeur.

Ha! ah! ah!

LE GUEUX, très fort.

Poussez donc pas!

LA BOURGEOISE

C'est vous.

LE PRÉFET DE POLICE, dominant le bruit.

Pas tant de brouhaha!

Le bruit se calme un peu.
 De la tenue et du silence! C'est plus digne.
 Le bruit s'apaise.
 On criera plus tard.

LE GUEUX

Quand?

LE PRÉFET DE POLICE

Quand je vous ferai signe.

A ce moment, sur la terrasse supérieure à gauche et à droite, éclate la fanfare, jouant la marche royale, tandis que des cloches sonnent du fond, à gauche, de joyeux carillons argentins.

Voici la marche et les carillons du heffroi.

A la foule.

Attention!

Scène IX

LES MÊMES, LE CORTEGE, dans lequel, seuls parlant,
 LE ROI et OLIBRIUS

Le cortège viendra par les deux portes de bronze, en deux parties, arrivant de droite et de gauche, et se rejoignant au centre pour prendre l'escalier. Avant tout le monde, on aura vu paraître Olibrius et deux enambellans qu'Olibrius fait placés au bas de l'escalier. La moitié de gauche sera composée des ministres, des grands dignitaires et des seigneurs. La moitié de droite sera composée du roi, de la reine, de la nourrice portant l'enfant, de dames d'honneur et de pages. Le roi et la reine recevront immobiles l'hommage des ministres et dignitaires, qui iront ensuite occuper le bas de l'escalier jusqu'au premier palier en laissant libre le milieu. Le roi, la reine, la nourrice et leur suite se mettront ensuite en mouvement jusqu'au premier palier où ils feront halte pour la harangue du roi. Les premières acclamations seront poussées par la foule quand le roi sera en vue à gauche.

LE PRÉFET DE POLICE, dès que le roi est en vue.

Allons-y tous!

Il lève son chapeau et crie avec la foule.

LA FOULE, avec enthousiasme.

Vive le roi!

Vive la reine!

Les cris se fondent en rumeurs.

Ah! ah!

LE PRÉFET DE POLICE, à Olibrius.

Encor?

DAME PELUCHE

Sans fin ni cesse.

Oui, oui!

Le Préfet de police brandit de nouveau son chapeau,
et Olibrius fait de même, tous deux entraînant la foule
qui recommence à crier avec eux.

LA FOULE, OLIBRIUS et LE PRÉFET

Vive le roi! la reine! la princesse!

Vivat! vivat!

LE GUEUX, dans un moment d'accalmie.

Vivat pour la nourrice aussi!

LA FOULE, riant, gaiment.

Ah! ah! ah!

Au premier palier, le roi fait signe qu'il va parler. Le
Préfet de police d'un grand geste des deux bras, im-
pose silence à la foule.

LE PRÉFET DE POLICE

Chut! le roi va parler.

LA FOULE, de proche en proche.

Chut!

Un profond silence se fait.

LE ROI, du second palier.

Merci,

Mon bon peuple! Les vœux dont ta voix nous acclame,
Témoignant ton amour, nous vont au fond de l'âme
Y compris le dernier,

Avec une bonhomie exquise.

Que je trouve charmant.

LE GUEUX

Bravo! Vive le roi!

LA FOULE, riant.

Oui! oui!

LE ROI, reprenant.

Dans un moment

Mon peuple tu vas voir,

Montrant les terrasses supérieurs.

Là sur quelque terrasse.

Les trois dames d'en haut qui nous ont fait la grâce
De vouloir prendre pour filleule notre enfant.

D'un ton grave qui deviendra religieux.

Ne les acclame pas! Leur grandeur le défend.

Nous sommes tous si peu près de ces immortelles!

Mais agenouille-toi, comme nous, devant elles,

Il s'agenouille, puis se prenant sur un ton de prière
provocatoire.

O dames, tout mon peuple et moi, pieux, soumis,

Reconnaissants des dons que vous avez promis,

Dans le calme de la certitude absolue,

Notre foi vous attend, notre foi vous salue!

Dès le commencement du dernier vers une musique douce et surnaturelle annonce la toute proche apparition des fées, qui bientôt, en effet, dans une nuée lumineuse, se montrent, sur la terrasses de gauche, surgissant d'un bosquet de roses. A leur vue, toute la foule s'agenouille. La musique continuera jusqu'à l'arrivée de Carabosse.

Scène X

LES MÊMES, LES TROIS FEES

Les fées sont placées dans l'ordre suivant: A gauche, la Fée de l'Air, ici notée deuxième fée, à droite, la Fée de l'Eau, notée troisième fée, au centre, la Fée des Forêts, notre première fée.

LA 2^e FÉE, étendant sa baguette.

Princesse, tu seras plus belle que le jour;

LA 3^e FÉE

Princesse, tu seras un miracle d'amour;

LA 1^{re} FÉE

Princesse...

Scène XI

LES MÊMES, CARABOSSE

Carabosse paraîtra à droite, sur la terrasse de droite, en pendant aux trois fées.

CARABOSSE, arrivant sur un coup de cymbale.

Tu seras ce que veut Carabosse!

Tout le monde se redresse avec effarement et horreur.

LA FOULE, en un grand cri.

Ah! ah!

La reine a vivement jeté un voile sur le visage de la princesse. La nourrice se cache les yeux.

OLIBRIUS, menaçant du poing.

Montre!

CARABOSSE, sarcastique.

Oui, je sais! Ma béquille! ma bosse!

Mon nez crochu! mon œil vairon! Et cœtera!

Désignant de sa béquille tendue, la princesse.

C'est pour tout ça dont on a ri, qu'elle palera.

LA FOULE, indignée.

Oh!

OLIBRIUS, à genoux.

Pardon!

LE ROI, les mains jointes.
Grâce!

CARABOSSE, violente.

Assez! Laissez-moi parler seule!
Sinon, sur mon balai j'emporte ma filleule.

Aux trois fées qui semblent vouloir parler.

Et vous, aussi, mes sœurs cadettes, taisez-vous!

En regardant fixement la princesse et d'une voix fatidique.

Princesse dont le cœur aura des désirs fous
Si, jusqu'à tes seize ans tu ne vis pas obscure
La rose de tes jours mourra d'une piqure.

Aux fées en ricanant.

Ah! ah! mes sœurs voilà qui vous chiffonne un peu!
Comprenne qui pourra! Je suis vengé. Adieu!

Elle disparaît dans un nuage de fumée rouge.

Scène XII

LES MÊMES, moins CARABOSSE

LE ROI, sanglotant d'un cri long.

Hélas!

LA FOULE, même jeu.

Hélas!

LA 1^{re} FÉE.

Bon roi, pauvre reine, courage!

Tâchez, pendant seize ans, vous et votre entourage,
De tenir la Princesse à l'abri du danger,
Que tout objet piquant lui demeure étranger.

Qu'elle vive dans une ignorance tenace
De tous les désirs fous, dont le sort la menace!
Et si malgré nos vœux le sort est triomphant,
Courage encor! Le don que je dois à l'enfant.

Je le réserve, moi, pour cette heure future,
Peut-être il déjouera la mauvaise aventure,
Allez donc l'âme en paix, sans peur de l'avenir,
Donner à votre fleur l'eau qui va la bénir.

Cependant que d'ici dominant le cortège,
Nous étendrons sur vous le geste qui protège!

Les trois fées étendent leurs baguettes en un geste
de bénédiction et le cortège se met en marche, mon-
tant vers le Baptistère à pas lents, tandis que la
musique reprend la marche royale et que les caril-
lons se remettent à carillonner.

TROISIÈME TABLEAU

LE PRÉAU DES INNOCENTS

Un préau dans le château-prison de la princesse. À droite et à gauche, porte basse donnant sur une cour voisine. Au fond, au milieu, porte à deux battants. Les murs qui forment le préau ne sont percés que de rares fenêtres closes et grillées. Ils se terminent, après le deuxième étage, par une gouttière au-dessus de laquelle est un toit bas. À gauche, dans l'encoignure, est dressé un échafaudage en planches, avec échelles, permettant d'aller sur les toits. Au fond, vers le tiers gauche, par dessus d'autres toits et assez lointain, mais relié aux bâtiments qu'on devine, se dresse une haute tour contre laquelle on aperçoit aussi un échafaudage et des échelles. Jour triste dans le préau où n'entre pas le soleil qui dore les faîtes des toits et la tour.

Scène première

LES PRISONNIERS

Au lever du rideau, les prisonniers sont occupés à gratter les pavés et les murailles du préau, ou arrachant les ronces, les orties, les herbes folles, quelques églantiers, des giroflées. Deux d'entre eux, montés sur l'échafaudage à gauche, l'un au premier étage, l'autre près de la gouttière, y font la même besogne.

1^{er} PRISONNIER, à genoux.

Ah! quel vilain métier!

2^e PRISONNIER, regardant autour de lui.

Quel horrible séjour!

3^e PRISONNIER, sur l'échafaudage au premier étage.

Faire la barbe à des murailles tout le jour!

2^e PRISONNIER, arrachant une églantine.

Sous prétexte d'épïne, en arracher la rose!

4^e PRISONNIER

Toutes les fleurs!

Il arrache et jette à terre une touffe de giroflées.

1^{er} PRISONNIER

De peur qu'une abeille s'y pose!

3^e PRISONNIER

En chasser les oiseaux !

2^e PRISONNIER, au premier.

Pourquoi, toi, le sais-tu ?

3^e PRISONNIER

Parce qu'ils ont le tort d'avoir le bec pointu.

1^{er} PRISONNIER

Pour empêcher, surtout que la princesse voie
Leurs essors vers l'amour, l'aventure et la joie.

3^e PRISONNIER

Et, du coup, nous voilà devenus leurs bourreaux,
Gesticulant comme un mannequin épouvantail.

Epouvantails vivants pour les petits pierrots !

2^e PRISONNIER

Et l'on détruit les nids !

4^e PRISONNIER

Jusqu'aux nids d'hirondelles !

1^{er} PRISONNIER

C'est si délicieux, cependant, un bruit d'ailes !

2^e PRISONNIER

Oui, ça parle d'azur, d'espace, d'horizon.

4^e PRISONNIER, les yeux au ciel.

C'est de la liberté traversant la prison.

2^e PRISONNIER

Hélas ! pas même ça dans la nôtre, murée.

1^{er} PRISONNIER

Si nos geôliers pouvaient, à la voûte azurée
Mettre du crépe, ils en mettraient avec plaisir.
Car ce bleu, c'est un peu de rêve, de désir ;
Or ils veulent, dans l'air de l'affreuse demeure,
Que nul désir ne naisse et que tout rêve meure.
Pauvre princesse, à qui l'on fait ce froid décor
De solitude et de silence, elle est encor
Plus à plaindre que nous, la triste créature !
Nous, du moins, nous avons gardé la nature
Des images, de chers souvenirs clairs et beaux,
Dont nous illuminons la nuit de nos tombeaux.
Las ! Elle, ignorant tout du monde et de la vie,
Sans regrets, j'en conviens, mais aussi sans envie,
Comme elle doit trouver mornes et déplaisants
Les longs jours qu'elle traîne ici depuis seize ans !

2^e PRISONNIER

Est-ce que tu l'as vue ?

1^{er} PRISONNIER, avec terreur.

Oh ! ni moi, ni personne !

C'est la peine de mort quand on vous en soupçonne.
Hormis ses trois gardiens, près d'elle enfermés, là,
Et le petit troupeau de compagnes qu'elle a,

Nul ne la connaît. Mais je me figure un être
Triste comme une cave où jamais ne pénètre
Le soleil.

2^e PRISONNIER

Eh bien, moi, pas ! On l'entend parfois.
De loin, jouer avec ses compagnes. Leurs voix
Sont allègres. Des voix d'enfants ! Ça rit. Ça crie.
Ça sent frais le printemps, la jeunesse fleurie.
La joue en pomme rouge et les cheveux au vent.

1^{er} PRISONNIER

Les autres, sans doute, oui. Pas elle.

2^e PRISONNIER

Plus souvent !

Quand ça chante une ronde et danse à la veurolé,
Elle en prend sa part, peut-être la plus folle.

Scène II

LES MÊMES, LES PRINCESSES, compagnes de la prin-
cesse, et LA PRINCESSE, à la cantonnade. A ce moment,
de loin, à droite, viennent des cris et des rires argentins.

LA PRINCESSE, et ses compagnes à la cantonnade.

Ha ! ah ! ah !

2^e PRISONNIER

Tiens ! Ecoute !

Les autres prisonniers écoutent aussi, sauf celui qui est
à gauche, dans l'encoginure, près de la gouttière, et
à qui s'adresse le 2^e prisonnier, pour qu'il cesse de
gratter la pierre.

Eh ! chut ! toi, dans ton coin !

Le 4^e prisonnier cesse de gratter la pierre.

Ça venait du préau voisin.

1^{er} PRISONNIER

Non, de plus loin,

De l'autre, après.

LA PRINCESSE ET SES COMPAGNES, à la cantonnade.

Ha ! ah ! ah !

2^e PRISONNIER

Quand même, on distingue.

1^{er} PRISONNIER

C'est bon d'entendre rire !

1^{re} PRINCESSE, à la cantonnade.

Alors ? A la mistingue ?

2^e PRINCESSE, à la cantonnade.

Non ! Au chat perché !

LA PRINCESSE, à la cantonnade.

Non ! Comme hier, qu'on dansa

La Pibole !

3^e PRINCESSE, à la cantonade.
Oui! Bravo!

4^e PRINCESSE, à la cantonade.
La Pibole!

TOUTES LES PRINCESSES, à la cantonade.
C'est ça!

LA PRINCESSE ET SES COMPAGNÉS,
à la cantonade chantant et dansant une ronde.

Entrez, entrez dans la ronde!

Entrez, la brune et la blonde!

La rousse aussi, entrez donc!

La Pibole ter.

La rousse aussi, entrez donc!

Pibolons! quater.

Grand cri.

Au front pâli de la brune

Miroir d'argent de la lune.

Un papillon nous mettrons:

La Pibole! ter.

Un papillon nous mettrons.

Pibolons! quater.

Grand cri.

Aux yeux d'azur de la blonde:

Couleur du ciel et de l'onde.

Un oiseau bleu nous prendrons.

La Pibole! ter.

Un oiseau bleu nous prendrons.

Pibolons! quater.

Grand cri.

Aux cheveux roux de la rousse:

Tapis dans l'or de leur mousse.

Les vers luisants verluiront.

La Pibole! ter.

Les vers luisants verluiront.

Pibolons! quater.

Grand cri.

Mais si tu viens, la chataigne

Cours vite avant qu'on l'atteigne.

Sinon, la poêle aux marrons.

La Pibole! ter.

Sinon, la poêle aux marrons.

Pibolons! quater.

Grand cri.

Après chaque couplet de la chanson, la ronde se dénoue;
sur le grand cri final pour courir après la fillette qu'on
doit attraper.

LA PRINCESSE ET SES COMPAGNES,
à la cantonade en un grand cri aigu.

Ha!

1^{re} PRINCESSE, à la cantonade.
Je la tiens!

2^e PRINCESSE, à la cantonade.
Pas, vrai!

TOUTES LES PRINCESSES, à la cantonade.
Manquée!

3^e PRINCESSE, à la cantonade.

A vous, princesse!

LA PRINCESSE, à la cantonade.
Manqué aussi!

1^{re} PRINCESSE, à la cantonade.

Non! Pas par là!

2^e PRINCESSE, à la cantonade.

Si!

Les voix, au fur et à mesure des répliques, se sont éloignées, indiquant que les fillettes courant vers le fond du préau où elles sont. Sur le dernier cri entendu, on devine qu'elles ont dû passer dans un préau voisin, d'où leurs voix ne se perçoivent plus.

2^e PRISONNIER

Le bruit cesse

Tout à coup.

1^{er} PRISONNIER, tendant l'oreille.

Il me semble encore...

LA PRINCESSE, à la cantonade.

Eho! eho!

1^{er} PRISONNIER, au deuxième.

Tu vois bien!

Lointaine reprise du refrain qui va se perdant peu à peu.

Scène III

LES MÉMES, moins LA PRINCESSE et LES FILLETES

4^e PRISONNIER, se dressant en haut de l'échafaudage.

C'est là-bas, dans le premier préau.

Loin, loin!

2^e PRISONNIER

On ne perçoit plus rien!

1^{er} PRISONNIER

Ah! quel dommage!

Il m'avait consolé, moi, leur joll ramage.

4^e PRISONNIER, toujours debout et regardant par-dessus le toit.

Tu vas en entendre un moins joll. Garde à vos!

Tous à l'œuvre! Voici l'inspecteur des travaux

Suivant le gouverneur avec dame Peluche.

Il a désigné la cour dont on est séparé par le bâtiment du fond.

Nous épluchons les murs; lui, c'est nous qu'il épluche.
 À son avertissement, tous les prisonniers se sont remis
 à la besogne, quoiqu'il n'y ait plus rien à faire. Le
 premier amène la brouette dans laquelle on entasse
 les débris, plantes arrachées, herbes, nids.

Scène IV

LES MÊMES, OLIBRIUS, DAME PELUCHE,
 L'EX-PREFET

La porte du fond est ouverte par l'ex-préfet qui
 s'efface respectueusement pour laisser passer Olibrius
 et dame Peluche. Il referme la porte derrière eux,
 puis, soudain aussi brutal envers les prisonniers qu'il
 était plat envers le gouverneur, il brandit son fouet.

L'EX-PREFET, aux prisonniers.

Eh bien, quoi! Tout n'est pas encore fini céans?

Faisant claquer son fouet.

Je vais vous secouer, moi, tas de fainéants!

OLIBRIUS, lui imposant silence d'un ton méprisant.

Paix! paix!

En jetant un rapide coup d'œil aux travaux.

Tout est fini, je vois. Plus un brin d'herbe!
 Pas de fleurs! Pas d'oiseaux! Pas de nids! Rien!
 [Superbe!

Évitant l'ex-préfet qui le suit avec des courbettes quêtuses de compliments, et adressant ses compliments aux prisonniers.

Admirable! Nul! Propre! Un parfait cabanon!

Au premier prisonnier, avec un geste de satisfaction.

Bien!

1^{er} PRISONNIER

Faut-il enlever l'échafaudage?

L'EX-PREFET, avec autorité.

Oui.

OLIBRIUS, avec plus d'autorité encore.

Non.

L'EX-PREFET, essayant de résister, mais très humblement.
 Cependant!...

OLIBRIUS, parlant par-dessus son épaule.

Plus tard!

L'EX-PREFET,

dans un dernier effort de résistance, toujours très humblement.

Mais...

OLIBRIUS, délibérément insolent.

Mais pas tant d'importance!

L'EX-PREFET, avec une profonde révérence.

Je m'incline.

OLIBRIUS, d'un ton tranchant et dur.
Menez ces gens à leur pitance.
Enfermez-les. Allez prendre la garde au Jeu
De la princesse.

Il lui tourne le dos.

L'EX-PRÉFET, le suivant.

Puis?...

OLIBRIUS, de plus en plus rogue.

Puis, restez-y morbleu!

Dame Peluche et moi, nous avons à nous dire
Certaines choses qui...

Péremptoire, sur une mine obséquieusement curieuse
du préfet.

Suffit!

D'un geste impérieux et qui n'admet pas de réplique, il
lui désigne la porte de gauche et lui donne l'ordre
muet de s'en aller.

L'EX-PRÉFET, de plus en plus plat.

Je me retire

Excellence.

Il fait de nouveau une profonde révérence à Olibrius,
puis se redresse, le visage crispé de colère, et redevient
brutal avec les prisonniers.

Allons! vous, dépêchez!

Il fait claquer son fouet. Les prisonniers sortent par
la portent de gauche, le deuxième emmenant la
brouette dont il fait passer la roue sur les pieds du
préfet. De sdeux qui étaient sur l'échafaudage, le
plus haut perché arrive en retard au bas de l'échelle
et l'ex-préfet le cingle d'un coup de fouet en lui
criant.

Toi, clampin

Tu n'auras que de l'eau pour ton repas, sans pain.

OLIBRIUS, violemment.

Du tout! Ration double! Et du vin! une pinte!

Au quatrième prisonnier.

Si tu n'as pas ton compte, adresse-moi ta plainte.

Le quatrème prisonnier rejoint les autres en train de
sortir, suivi par l'ex-préfet, furieux, mais qui néan-
moins, avant de sortir, se retourne pour faire encore
à Olibrius une dernière et profonde révérence.

Scène V

OLIBRIUS, DAME PELUCHE

DAME PELUCHE

Matin! Vous le traitez vraiment du haut en bas
Notre pauvre ex-préfet de police. Il n'est pas
Dans vos petits papiers.

OLIBRIUS, avec une colère concentrée qui éclate

Lui! Ce coquin sinistré!

DAME PELUCHE

Comment ça?

OLIBRIUS

Je le sais: près du premier ministre
Il a fait des rapports contre nous.

DAME PELUCHE, indignée.

Justes dieux!

OLIBRIUS, se montant peu à peu.

Oui! Disant qu'à notre âge on est insoucieux
Du service...

DAME PELUCHE, même jeu que plus haut.

Oh!

OLIBRIUS, même jeu.

Que nous baissons! Vous surtout, dame
Peluche!

DAME PELUCHE, de plus en plus outrée. A

Ah! le brigand!

Avec une vive curiosité.

Et pour tout ça?

OLIBRIUS, au comble de la fureur.

Dame!

C'est clair. Nous sommes prêts à récolter le fruit
De nos peines pendant seize ans. Il nous détruit
Dans l'ombre, pour pouvoir, juste à l'instant qu'il flaire,
Nous en subtiliser la gloire et le salaire.

DAME PELUCHE

Ne vous faites donc pas de bile, Olibrius.
Je m'en faisais aussi, moi, jadis, tant et plus.
J'étais vive!... Une soupe au lait! un vrai salpêtre!
Pour un rien j'envoyais les gens, les choses paître!

En minaudant.

Mais l'âge a mis du plomb dans ma tête d'oiseau.
Cessez de même d'être un fougueux damoiseau.
Montrez-vous l'homme fait, mûr, sage qui raisonne.

En raisonneuse.

La vengeance est un mets que le temps assaisonne,
Et la nôtre sera le roi des mirotons,
Depuis seize ans, mon cœur, que nous la mijotons.

Avec un retour de colère comme jadis.

Ah! ce monstre, par qui j'ai connu, moi, Peluche,
Le violon avec son pain sec et sa cruche.

Avec horreur.

Et l'horreur du passage à tabac!...

Avec rage.

Gueux! Bandit!

Dieu sait si je le hais!... Mais je n'en ai rien dit
Pendant seize ans, rien, rien, pas même vous, mon âme.

J'attendais le grand jour qui doit punir l'infâme.
Ce jour vient d'éclorre enfin, puisque ce soir,
Sur l'ennemi vaincu, nous allons nous asseoir.

OLIBRIUS

C'est bien pourquoi, n'ayant plus peur de ce vampire,
Je l'écrase de tout le mépris qu'il m'inspire.

DAME PELUCHE, ironique.

Non! Mais je vous demande un peu, cet envieux.
Dire que nous baissons!

OLIBRIUS, même jeu.

Que nous sommes trop vieux!

DAME PELUCHE, même jeu.

Que la faveur du roi...

OLIBRIUS, même jeu.

...Doit nous être raviel

DAME PELUCHE, avec admiration pour elle-même.

Quand nous avons usé seize ans de notre vie...

OLIBRIUS, même jeu.

Nuit et jour!

DAME PELUCHE, même jeu.

Sans repos!

OLIBRIUS, même jeu, se découvrant.

De gris, devenus blancs.

DAME PELUCHE, même jeu, se redressant.

Toujours sur le qui-vive!

OLIBRIUS, même jeu.

A déjouer les plans

Imaginé par qui?

DAME PELUCHE, avec horreur.

Carabosse!

DAME PELUCHE et OLIBRIUS, les bras au ciel.

Une fée!

OLIBRIUS, s'exaltant de plus en plus.

Et quand notre succès s'affirme en ce trophée,

D'un triomphe absolu, triomphal, triomphant:

Une princesse de seize ans restée enfant!

DAME PELUCHE, même jeu.

Ne sachant rien de rien!

OLIBRIUS, même jeu.

Des êtres et des choses!

DAME PELUCHE, même jeu.

N'ayant pas entendu d'oiseaux!

OLIBRIUS, même jeu.

Senti de roses!

Ne connaissant l'amour...

OLIBRIUS, même jeu.

Ni de près; ni de loin!

DAME PELUCHE, même jeu.

Pas même de nom!

OLIBRIUS, au comble de l'enthousiasme.

Bref, bête à manger du foin!

DAME PELUCHE, attendrie, d'une voix mouillée.

Seigneur Olibrius!

OLIBRIUS

Dame Peluche?

DAME PELUCHE, même jeu.

L'heure

Est si belle pour moi, pour nous deux, que j'en pleure!

Elle se tamponne les yeux de son mouchoir.

OLIBRIUS, même jeu.

Tout homme que je suis, ma foi, j'en fais autant.

DAME PELUCHE, avec orgueil.

Songez donc! Quel bonheur, quel honneur nous attend!

OLIBRIUS, même jeu.

Nous aurons à la Cour des places...

Fulgurantes!

OLIBRIUS, même jeu, bombant le torse.

Toutes les dignités!

DAME PELUCHE, même jeu, secouant son réticule.

DAME PELUCHE

Avec d'énormes rentes!

OLIBRIUS, religieusement.

Ah! rendons grâce au ciel!

DAME PELUCHE, même jeu.

De tout mon cœur! A genoux!

Elle s'agenouille, il l'imité.

OLIBRIUS et DAME PELUCHE, comme en extase.

O joie!

Ils se tournent lentement de façon à être face à face.

DAME PELUCHE, lui souriant, tendrement.

Olibrius!

OLIBRIUS, même jeu.

Peluche!

DAME PELUCHE, lui tendant la bouche et les bras.

Embrassons-nous!

Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassant.

OLIBRIUS

Se relevant vivement et poussant dame Peluche qui s'assied par terre.

Grand Dieu! Si la Princesse était dans ce parage.

DAME PELUCHE, assise par terre s'éventant et très calme.

Elle n'y vient jamais!

OLIBRIUS, héroïque.

Maintenant, à l'ouvrage!

Montrant la porte de droite.

Tandis que ce forban, la surveillant là-bas,
Fait bêtement de long en large les cent pas,
Allons, nous, à la Cour, contreminer sa mine!

DAME PELUCHE

Joyeuse et tendre, pendant qu'Olibrius la relève.
Allons, mon Benjamin!

OLIBRIUS

La faisant passer sous son bras en guirlande, puis
lui prenant la taille galamment.

Passez, ma Benjamine!

Ils sortent par la porte du fond, en faisant des grâces.

Scène VI

L'EX-PREFET

A peine les a-t-on vus disparaître du préau où la porte
du fond, que l'ex-préfet entre par la porte de droite.

L'EX-PREFET, rionique et montrant le préau du fond.
Voyez-vous ça, nos deux tourtereaux!
Avec énergie.

Dieu merci!

Ma garde de là-bas,

Montrant la porte de droite.

Je la montais ici.

Mentrant le poing vers le fond et avec rage.

Ah! c'est dans mon jardin que vous jetez des pierres!
Jetez! jetez! On va vous tailler des croupières
J'ai tout le temps de les précéder à la Cour
Et de les démolir avant la fin du jour.
La princesse, ma foi, tant pis: veille sur elle!
Qui voudra! J'ai laissé, jouant à la marelle
Tout le troupeau. Plus rien à craindre.

Allant fermer à deux tours la porte du fond.

Ici, bouclé!

Désignant la porte de gauche.

Là, je boucle en sortant. Donc, les voilà sous clef.

Avec un mépris profond.

Ces gamines d'ailleurs, est-ce que ça raisonne?
Même l'oiselle en chef n'a qu'un cerveau d'oisonne.

Il sort vivement par la porte de gauche qu'il referme.

Scène VII

LA PRINCESSE, LES ONZE PRINCESSES, ses compagnes.

A peine a-t-on entendu le bruit de la clef tournant
dans la serrure pour fermer la porte de gauche,
que la porte de droite s'entr'ouvre. Le visage de la
princesse paraît dans l'entrebaillement. Elle regarde

vivement de tous côtés, puis ouvre la porte un peu peu plus, entre en scène, examine de nouveau tous tous les coins, d'un rapide coup d'œil, puis court vers la porte du fond, écoute, gagne ensuite la porte de gauche, écoute encore, regarde par le trou de la serrure, et finalement revient vite à la porte de droite.

LA PRINCESSE, appelant à la porte de droite.

Pst! venez!

Montrant la porte de gauche.

On l'entend qui s'éloigne à grands pas.

Deux frimousses se montrent dans l'entrebaillement de la porte de droite, mais craintives et n'osant entrer davantage.

Entrez donc! Je vous dis que le loup n'y est pas.

Entrent les deux premières princesses que la princesse prend par la main net qui trainent derrière elles, toutes se tenant par la main comme une farandole, neuf autres fillettes.

LA PRINCESSE, passe devant elles en dansant et chantant.

" Prom'nous-nous dans les bois pendant que le... "

1^{re} PRINCESSE, l'interrompant.

De grâce,

Princesse, pas si haut!

LA PRINCESSE, gaiment, dansant.

Mais je danse à voix basse.

2^e PRINCESSE, effrayée.

Oh! ce que nous faisons est si grave!

3^e PRINCESSE, même jeu.

Oui, beaucoup!

Toutes manifestent par gestes une vive terreur.

LA PRINCESSE

En quoi? Notre gardien nous quitte tout à coup...

Je vous dis: « Si j'étais à mon tour sa gardienne! »

Vous approuvez... Alors, de loin, en file indienne,

Nous le suivons... C'était amusant comme tout.

Il sortait d'un préau. J'entrais par l'autre bout.

Une partie à cache-cache!

4^e PRINCESSE, l'air ravi.

Oh! délirante!

LA PRINCESSE

On en a traversé combien de préaux?

5^e PRINCESSE, avec de sycux d'effroi comique.

Trente!

LA PRINCESSE, gravement.

N'exagérons pas! Dix!

5^e PRINCESSE

Oh! plus. Je vous le promets!

2^e PRINCESSE

Même qu'on en a vu qu'on n'avait vus jamais.

6^e PRINCESSE

Le dernier par exemple.

7^e PRINCESSE

Et celui-ci.

8^e PRINCESSE

Peut-être.

Il nous en reste un tas de nouveaux à connaître.

LA PRINCESSE, battant des mains.

Mais oui! continuons!

Avec fièvre.

C'est si beau, plein d'appas.

Excitant, attirant, ce qu'on ne connaît pas!

Allant à la porte de gauche.

Suivez!

Les onze fillettes la suivent, en farandole serpentante.

La princesse hoche le bouton de la porte et s'aperçoit qu'elle est fermée.

Ah! cette fois, il a fermé la porte

Derrère lui.

LES ONZE PRINCESSES, dépitées.

Oh!

LA PRINCESSE

Allant vers la porte du fond et suivie de la farandole.

Bon! Par cette autre, n'importe!

Elle secoue le bouton de la porte du fond, en vain encore.

Fermée aussi!

LES ONZE PRINCESSES, même jeu que plus haut, accentué.

Oh! oh!

leur farandole.

La princesse, se gratte le front en réfléchissant. Les fillettes dénouent leur farandole.

1^{re} PRINCESSE

Pas bien gai cet endroit!

2^e PRINCESSE

Non! De tous les préaux, c'est encor le plus froid.

9^e PRINCESSE, effarée.

Puis, si le surveillant revient et qu'il se fâche!

PLUSIEURS PRINCESSES, courant vivement à droite.

Moi j'ai peur.

5^e PRINCESSE

Retournons-nous en!..

LA PRINCESSE, avec sérieux, la retenant.

Petite lâche!

1^{re} PRINCESSE

Mais, princesse, on n'a rien à faire ici.

LA PRINCESSE, indignée.

Comment!

Rien à faire?

TOUTES LES PRINCESSES
Quoi?

LA PRINCESSE

Mais causer! Enormément!

Nous dire nos secrets, tous nos secrets, à toutes,
Sans l'éternel souci d'une oreille aux écoutes.
Vite! Profitons-en! Bavardons! Babillons!

TOUTES LES PRINCESSES, sautant de joie.

Oui! oui!

Elles se rapprochent vivement de la princesse et l'en-
tourent.

LA PRINCESSE, vivement.

Vous savez, ça, qu'on nomme papillons
Et que Peluche a chez elle, sur de l'ouate,
Dans un cadre.

TOUTES LES PRINCESSES
Oui..

LA PRINCESSE

Ça n'est pas fait pour mettre en boîte.

TOUTES LES PRINCESSES, avec surprise.

Ah!

LA PRINCESSE

Ni, comme elle affirme, des pastels,
Moi qui vous parle, hier, j'en ai vu deux, de tels
Se promener.

TOUTES LES PRINCESSES
Où ça?

LA PRINCESSE

Dans l'air:

5^e PRINCESSE

Vivants?

LA PRINCESSE

Oui, bête.

Puisqu'ils se promenaient, dans l'air, je te répète.

6^e PRINCESSE.

Oh! comme ça devait être joli!

11^e PRINCESSE

Bien sûr!

Des pétals volants!

7^e PRINCESSE

Jaunes!

10^e PRINCESSE

Dans de l'azur!

8^e PRINCESSE, avec supériorité.

9^e PRINCESSE, avec condescendance

Dame! on s'y trompe.

LA PRINCESSE, vexée.

Vraiment! des fleurs!... Avec des pattes!... Une trompe!

7^e PRINCESSE

Ils avalent de tout ça, ces deux pétales?

LA PRINCESSE

Oui.

7^e PRINCESSE

Etrange!

8^e PRINCESSE

Merveilleux!

10^e PRINCESSE

Fantastique!

8^e PRINCESSE

Inouï!

9^e PRINCESSE

Peut-être vous l'avez rêvé?

8^e PRINCESSE

Lu dans un livre?...

LA PRINCESSE

Mais non, jé les ai vus, touchés, en train de vivre.

TOUTES LES PRINCESSES, avec effroi.

Touchés!

LA PRINCESSE, avec émotion.

Oui. J'ai par l'aile, attrapé l'un d'entre eux
Et senti palpiter tout son être peureux.
Tant que d'un tremblement moi-même je fus prise
Et desserrai mes doigts pour le rendre à la brise.

10^e PRINCESSE

Et qu'est-ce qu'il a fait alors?

Dans le ciel bleu

Vite, avec l'autre, ils ont recommencé leur jeu.

TOUTES LES PRINCESSES

Quel jeu?

LA PRINCESSE

J'ignore. Aucun des nôtre n'y ressemble.

11^e PRINCESSE, avec importance.

C'est peu croyable.

4^e PRINCESSE

Oh! moi, j'y crois absolument.
D'abord et d'un, jamais la Princesse ne ment.
Puis j'ai moi-même appris l'autre jour une chose.

Elle fait de grands gestes signifiant qu'il s'agit d'une
chose encore moins croyable. Toutes les fillettes se
penchent curieusement vers elle.

Vous savez, les pigeons qu'on mange?

Un temps pour produire son effet.

Eh bien, ça cause!

LA PRINCESSE et TOUTES LES PRINCESSES,
Avec un grand éclat de rire incrédule.

Oh!

1^{re} PRINCESSE, avec énergie, puis très catégorique.

Je vous dis que si!... C'était Jeudi dernier,
Quand on m'avait mise en pénitence, au grenier.
Je regardais par la lucarne à tabatière,
Et deux pigeons vivants causaient dans la gouttière.
Ils secouaient la tête,

Imitant le mouvement.

En allongeant le cou.

Et chacun à son tour faisait:

Imitant le roucoulement des pigeons.

Roucou! roucou!

3^{re} PRINCESSE

Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien se dire de la sorte?

4^{re} PRINCESSE, les bras levés en signe d'ignorance.

Ah! ça!... Dame!... En pigeon, je ne suis pas très forte!
Mais dans leurs mots obscurs ce que j'ai cru saisir,
C'est qu'à leur entretien, ils prenaient grand plaisir.

LA PRINCESSE, restée pensive pendant le récit.

Redis ce qu'ils disaient, je veux encore l'entendre.

4^{re} PRINCESSE, roucoulant.

Roucou! roucou!

LA PRINCESSE, même jeu.

Roucou! roucou!... Comme c'est tendre!

Et comme le col blanc fait un joli plongeon!

Roucoulant de nouveau, en marquant bien le mouve-
ment du col.

Roucou! Ça se comprend très vite, le pigeon.

11^{re} PRINCESSE

Quoi! Vous le comprenez déjà?

LA PRINCESSE, en hésitant.

Mais il me semble..

TOUTES LES PRINCESSES, avec passion.

Oh! Traduisez!

LA PRINCESSE, délibérément.

Voici!

Toutes prêtent la plus grande attention, ce qui trouble la
princesse et la fait continuer d'un ton qui va de
nouveau hésiter, et de plus en plus.

Roucou!... C'est tout ensemble,

Du désor, du... bonheur, et puis aussi de la...
Comment dire?... Comment vous exprimer cela?
Je me l'exprime mal à moi-même...

Dans un trouble croissant.

Je trouve

Que c'est très doux et très confus ce que j'éprouve.

Roucou! Ça ne vous cause, à vous, aucun émoi?

Etonnée et insistant.

Si! Voyons! un effort! Répétez avec moi...

Roucou!

TOUTES LES PRINCESSES, roucoulant.
Roucou!

LA PRINCESSE, avec assurance.

Mais rien qu'à la façon câline
Dont le mot roule dans votre col qui s'incline,
Je suis sûr que vous en comprenez le bruit,
Et qu'il n'a pas besoin de vous être traduit.
Pas plus que les discours murmurés à voix basse
Par l'eau d'une fontaine à la brise qui passe.
Roucou! Roucou! C'est un de ces mots si profonds
Qu'on y entend chanter tout ce que nous rêvons!

TOUTES

OLIBRUS

Je ne sais pas. Mais ce qu'il signifie
C'est des choses, des tas de choses de la vie,
Qu'on nous cache, à propos desquelles on nous ment.
Et qui sont tout de même et qu'il serait charmant
De connaître, et qui font qu'en cet instant vers elles,
Dans la nuit de mon cœur je sens des ailes!
Ah! ces ailes, pouvoir leur donner libre essor!
M'envoler par-dessus ces murs! Plus haut encor!
Jusqu'en plein ciel!

Tristement.

Hélas! En plein ciel! Pauvre folle!
Que je fais! C'est mon vœu seulement qui s'envole,
Mais il a beau planer, lui, moi, je reste en bas.

Pleurant.

Oh! c'est affreux!

1^{re} PRINCESSE, la câlinant.

Voyons, Princesse!

10^{re} PRINCESSE

Il ne faut pas

Vous attrister.

4^{re} PRINCESSE

D'abord, pleurer, ça rend vilaine..

1^{re} PRINCESSE, avec effroi.

Puis, la vie au dehors, elle doit être pleine
De périls.

LA PRINCESSE, avec fierté.

Je voudrais les braver, justement!

Avec résolution.

Et d'ailleurs, quoi? Je vous le répète, on nous ment.
La vie, en vérité, n'est pas cette méchante
Qu'ils nous disent. Le peu que j'en connais m'enchante..

S'exaltant peu à peu.

Ces pigeons roucoulant, ces papillons joyeux,
 La tendresse pour moi dont fleurissent vos yeux,
 Contre ces médisants mon cœur qui se rebelle,
 Tout me prouve qu'elle est bonne, la vie, et belle,
 Et qu'on l'aime, et que si tu la voyais de près,
 O mon printemps qui meurs, soudain tu revivrais!

1^{re} PRINCESSE, la calmant.

Princesse, votre esprit s'exalte outre mesure.
 Je crains...

PLUSIEURS PRINCESSES, très apeurées.
 J'ai peur!

5^e PRINCESSE, montrant la porte de droite.
 Si nous retournions!

1^{re} PRINCESSE, essayant d'entraîner la princesse.
 Soyez sûre...

Que c'est plus sage.

La princesse depuis un moment est absorbé dans sa
 méditation.

LA PRINCESSE, avec force.

Assez! Tais-toi!

Regardant l'échafaudage, d'un regard qui en monte les
 degrés et parlant comme en rêve.

là-haut! là-haut!

TOUTES LES PRINCESSES, tremblantes.

Que dit-elle?

LA PRINCESSE, continuant son rêve éveillé.

Oui, par là, je pourrais...

Avec résolution.

Il le faut.

Aux princesses avec autorité:

Du sommet de la tour on voit toute la terre,
 Sans doute, et j'y saurais le mot du grand mystère.
 Ah! Je veux le savoir. Je le saurai.

S'élançant vers l'échafaudage.

J'y vais.

TOUTES LES PRINCESSES, lui barrant le chemin.

Princesse!...

LA PRINCESSE, les écartant du geste.

Laissez-moi! L'essor que je rêvais,

Je le prends!

Elle s'avance encore plus vers l'échafaudage.

1^{re} PRINCESSE, insistant.

Mais là-haut vous aurez le vertige,

Princesse!

LA PRINCESSE, avec foi.

Mais là-haut j'apprendrai tout, te dis-je.

Triomphalement.

Et quand j'en reviendrai, vous l'apprendrez aussi.

TOUTES LES PRINCESSES, au comble de l'émotion.

Où! par pitié!

Elles s'agenouillent pour la supplier.

LA PRINCESSE, gravement.

Silence! Et puisque vous volez

A genoux, puisque vous m'aimez, puisque je tente

Ma première et la seule aventure importante,

Priez pour moi pendant que je monte à l'assaut

Du Paradis fermé dont les clefs sont là-haut.

Elle gravit lentement l'échelle, tandis que les fillettes,

les yeux levés vers elle, les mains jointes, marmonnent une prière à mi-voix rapide, émue et tremblante.

QUATRIÈME TABLEAU

LE FUSEAU DE MAMAN LANDRY

Dans le retraits des Landry. A droite, en pan coupé, porte donnant sur le reste du logement occupé par la maman Landry. A gauche, au premier plan, âtre avec feu allumé. A gauche, au deuxième plan, petite porte donnant sur l'escalier intérieur de la tour. Au fond, au milieu de la paroi, fenêtre ouvrant sur le plein ciel et par laquelle on ne voit que lui encadré dans les dernières perches de l'échafaudage. Près de l'âtre, le rouet de maman Landry et, à côté, son grand vieux fauteuil à oreillettes.

Scène première

MAMAN LANDRY

Au lever du rideau, la septuagénaire est à gauche, assise près du coin de son âtre, en train de faire tourner son rouet et de filer son chambre sur sa quenouille.

MAMAN LANDRY, chantonnant et filant.

*File, file, ma quenouille!
Le pied tupte, le doigt mouille
Si le fil tordu s'embrouille,
Nous le désembrouillerons,
File, file, ma quenouille!
Mon rouet, fais les romrons!*

S'arrêtant de filer pour réfléchir, puis faisant de l'index un geste de gronderie à l'absent dont sa pensée s'occupe, au point qu'elle se lève et va vers la fenêtre.

Ah! mon petit Landry!.. Dès le patron-minette
Il m'a dit: « Je m'en vais pour faire la dinette.

Montrant la plate-forme au dehors.

Là, sur la plate-forme, à l'abri des créneaux,
Avec les bons amis que j'ai chez les moineaux! »
Et depuis, va-t-en voir s'ils viennent! Je suis seule
Il l'aime pourtant bien, sa vieille bisaïeule,
Mon petit Landry!... Mais c'est jeune, c'est musard!
Il doit être au soleil à faire le lézard.
A regarder au loin si l'horizon verdole...
Bah! pauvret, laissons-le s'offrir un peu de joie!
A son âge, j'allais ainsi baguenaudent,
Les yeux rêveurs, l'esprit vague, le cœur ardent,
A contempler le vide et lui faire la inoue,
Parce qu'un hanneton avait frôlé ma joue,

Ou bien à sentir l'air caresser mes cheveux,
 Ou bien à m'envoler sur l'aile de mes vœux.
 Vers les palais que font les nuages étranges,
 En neige blanche avec de l'or rose à leurs franges...
 Car j'étais comme toi, va, mon petit Landry!
 Tu ne peux t'en douter, à voir mon front flétri,
 Qu'il eut des fleurs, berçant sur l'avril en corbeille
 Se touchant le cœur et le front de son fuscau.
 Ce jeune papillon, devenu vieille abeille,
 En revenant s'asseoir dans son fauteuil.
 Ah! les beaux jours! les jours jolis! Les voici tiens.
 Profites-en, petit, pendant que tu les tiens.
 Muse longtemps devant l'horizon qui verdole,
 Ma joie est aujourd'hui de te savoir en joie,
 Et, pour baguenauder encore à ma façon
 De l'attendre en filant mon fil et ma chanson.
 Se remettant à filer et à chançonner.

*Quand de la guerre lointaine
 S'en revient le capitaine
 Plus personne il ne trouva.
 Le temps court la prétentaine.
 Le temps passe, le temps va,
 S'en retourna par le monde
 En demandant à la ronde :
 « N'avez-vous pas vu ma blonde!
 Mon amour qui s'ensauva? »
 Le temps court et vagabonde...
 Le temps passe, le temps va.
 Dans mon pré séchaient des toiles,
 Il les prit, s'en fit des voiles,
 Et sur la mer sans étoiles
 Cherchant sa belle, il rêva.
 Le temps drapé dans ses voiles,
 Le temps passe, le temps va!
 A force d'aller sans trêve
 Sur le flot s'enfle et crève,
 Un jour touchant une grève,
 Dans la lune il arriva.
 Le temps léger comme un rêve,
 Le temps passe, le temps va.
 Son amante, son idole,
 Celle qui toujours s'envole,
 Dansant une farandole,
 Dans la lune il la trouva.
 Le temps rit comme une folle,
 Le temps passe, le temps va!*

Scène II

MAMAN LANDRY, LANDRY

Landry entre par la porte de gauche, chargé d'une énorme brassée de grands lys.

LANDRY, gaiement.

Eh bien, ma mère-grand, toujours à la quenouille? Mais ton fil est tout sec! Attends que je le mouille Avec l'eau de ces fleurs qui le parfumeront.

Il secoue ses lys au-dessus du rouet que maman Landry protège de ses mains étendues, avec des hochements de tête pour l'en empêcher.

Tu ne veux pas? Alors, je les mets à ton front...
La baisant au front.

Ton pauvre front que tant de travail fait si pâle:
Lui encadrant la tête de ses lys.

Et qui va resplendir dans ce nimbe d'opale.

MAMAN LANDRY, le repoussant.

Ne te moque donc pas ainsi, méchant gamin!

Montrant les lys.

Eux et moi n'allons plus par le même chemin,
Et c'est pour d'autres yeux que la gerbe fut faite.

LANDRY, en posant les lys sous la fenêtre.

Pour lesquels, mère-grand? Les seuls qu'ici je fête:
Ce sont les tiens.

Montrant la fenêtre.

Nichés tout en haut de la tour,
A trois cents pieds du sol, et le ciel tout autour,
Je n'ai guère l'espoir d'y courtoiser personne.

MAMAN LANDRY

Où, mais quand tu descends?

Avec le même geste de gronderie que plus haut.

Et tiens, je te soupçonne

D'être encor descendu.

LANDRY, mutinement.

J'en conviens sans détours.

Montrant les lys.

Les lys ne poussant pas sur le sommet des tours.

MAMAN LANDRY, essayant d'être sévère.

Ça finira très mal, vaurien, ets randonnées.

LANDRY

Pourquoi? Me connaissant de mes primes années,
Le portier de la tour, malgré son air mauvais,
Sans jamais demander d'où je viens, où je vais,
Me laisse entrer, sortir, au gré de mon caprice.

MAMAN LANDRY

Bon! Parce que je suis, moi, l'ancienne nourrice
De l'ancien roi, qu'il m'a fait don en viager

De ce gîte, et que nul ne peut m'en déloger.
 Mais pour toi, mon mienon, il n'en va pas de même.
 On te tolère ici, près de moi, puis tu'on m'abat
 A la première faute on t'en expulserait.

LANDRY

Mais je n'en commets points.

MAMAN LANDRY, avec angoisse.

Ah! ce château secret,
 En respectes-tu bien, dis, l'affreuse consigne?

LANDRY, faisant le signe de croix.

Regarde! Dès que tu m'en parles, je me signe.

MAMAN LANDRY, même geste et avec effroi.

Tu fais bien. On ne doit en parler qu'en tremblant.
 Et mieux vaut l'ignorer même.

Se parlant à elle-même.

On faire semblant.

Dans une épouvante qui va grandissant et cherche à
 épouvanter.

Songe donc! Ce château, nul vivant n'y pénètre.
 Sur ses préaux déserts n'ouvre aucune fenêtre.
 C'est l'endroit défendu fermé, mystérieux,
 Et je frémis toujours que toi si curieux,
 Tu n'aïlles quelque jour rôder sous ces murailles,
 Dieu t'en garde! Il recèle en ses sombres entrailles
 Un monstre aux crocs aigus.

LANDRY, frissonnant avec exagération.

Brrr!

MAMAN LANDRY, même jeu que plus haut.

Aux ongles griffants.

LANDRY, frissonnant encore plus.

Brrr!

Avec une mine d'épouvante feinte.

Et qui, n'est-ce pas, dévore les enfants.

MAMAN LANDRY, avec force.

Oui!

LANDRY, gaiement, et en criant à la fin.

Je sais. Tu me l'as dépeint. Son front, sa queue!
 Tout! Aussi, tu vois... Brrr!... J'ai peur!... Une peur
 [bleue.

MAMAN LANDRY fâchée.

Ris, va! Tu rirais jaune et de belle façon!
 Si tu les rencontrais nez-à-nez, polisson!

LANDRY

Je ne tiens pas du tout à faire sa connaissance,
 Grand'mère, et quand je sors, jamais je ne me montre
 Près du château. C'est bien trop laid, trop nu, trop drôit.
 Rien qu'à le regarder, et de loin, on a froid.
 Mais quand je sors, c'est pour en perdre la mémoire.

Avec énergie.

Pour le fuir, m'évader hors de son ombre noire,
Arracher de sa glu triste mes pas joyeux,
Et sentir du soleil me réchauffer les yeux!

Tendrement.

Ah! tu me les aurais bien vite pardonnées,
Mes fringales d'être au dehors, mes randonnées
Comme tu dis, si tu savais l'enchantement
Dont s'y grise à plein cœur ton méchant garnement.

Dans un mouvement lyrique grandissant jusqu'à la fin.

Tiens! Ce matin, au fond de son alcôve ouverte,
Tendue en vieille soie éteinte, rose et verte,
J'ai vu se lever l'aube aux frileux falbalas.
Son écharpe d'azur avait des nœuds lilas,
Et c'était si fondu, si tendre, d'un tel charme,
Qu'aux paupières des fleurs en venait une larme!
Tous les êtres, par son sourire étaient bénis.
Les oiseaux réveillés gazouillaient dans leurs nids,
Des arbres, des buissons, des herbes, des fontaines,
Montait un angelus de prières lointaines.
Il s'enflait peu à peu de bruits plus rapprochés
Que rythmaient les sanglots de bronze des clochers.
Et lorsqu'enfin parut dans la nue agrandie
L'énorme soleil d'or, ceveli d'incendie,
La campagne debout tout entière entonna
L'hymne quotidien d'amour et d'hosanna.

MAMAN LANDRY, ébranlée, puis se ressaisissant.

Et moi qui reste ainsi, l'écoutant bouche bée!
Que me chantes-tu là? Quelle chanson tombée
De la lune? En voilà des mots d'un pied de long!
Mais, petit, tu n'as plus ta cervelle d'aplomb.

LANDRY, redevenu simple et gai.

Si, grand'mère! Elle bout seulement, ma cervelle,
Pareille au vin nouveau fumant dans la cuvette.
Elle est plein de chants, d'images, de couleurs,
Qui semblent y danser en se jetant des fleurs.
Ne te l'ai-je pas dit que là-bas je me grise?
Eh bien, quoi? Voilà tout! J'ai la tête un peu prise,
Pour avoir trop humé d'air pur et de printemps.
Mais que veux-tu? Je suis poète et j'ai vingt ans.

MAMAN LANDRY, indignée.

Comment, poète!

LANDRY, souriant.

Eh! oui, mère-grand, je l'espère.

MAMAN LANDRY, avec mépris.

Toi, prendre un tel métier!

LANDRY, gaiment.

C'est celui de mon père.

MAMAN LANDRY

Hélas! mon cher petit, ne me rappelle pas

Par quels mauvais sentiers se sont perdu ses pas.
 Il n'est plus. Paix à sa mémoire! On la révère,
 Mais, toi, ne me fais pas remonter au calvaire,
 Où déjà l'un des miens est mort sans être un dieu
 Encore, quand il partit, me restait-il un peu
 De forces pour calmer, pour bercer sa démence,
 Mais s'il faut que par toi demain je recommence,
 Si tu dois l'en aller ainsi qu'il s'en alla,

Avec un ton pitoyable, puis très attendrissant.

Comment veux-tu qu'avec ces tremblantes mains-là
 Je puis...? Ah! rien que d'y songer, tiens, j'en frissonne.
 Mais non, non, n'est-ce pas? A tort Je te soupçonne
 De vouloir tant de mal, pour son dernier instant,
 A la bonne maman Landry, qui l'aime tant!

Reprenant un ton bonne femme, avec un peu de
 narquois.

Vois-tu, petit, soit dit sans blâme pour ton père,
 Un poète dans la famille, lui! Mais la paire?
 Ça, non.

LANDRY, très calme et froidement résolu.
 Je crois que si, quand même.

MAMAN LANDRY, très colère.

Quoi! Malgré...

LANDRY, même jeu que plus haut.

Oui, c'est ce que mon père a fait, que je ferai.

MAMAN LANDRY, exaspérée.

Répète un peu pour voir.

LANDRY, même jeu, toujours.

Oh! sans peur. Et je jure...

MAMAN LANDRY, même jeu, toujours.

Ah! ça, méchant vaurien, c'est donc une gageure?
 Autant dire que tu te mets la corde au cou!

Au comble de l'exaspération.

Je te répète, moi, qu'il est mort pauvre et fou.

LANDRY, noblement.

Oui, mais l'orgueil au front, la face illuminée,
 Sûr d'avoir malgré tout, rempli sa destinée.

Avec une fierté énergique et à la fin lyrique.

Comme je remplirai la mienne, mère-grand,
 En jeûnant, s'il le faut, en souffrant, en pleurant.
 Mais sans que rien jamais puisse éteindre la flamme
 Que j'ai là, pour toujours, toute droite dans l'âme.

MAMAN LANDRY, tout à fait en colère.

Ta, ta, ta! Veux-tu bien te taire? Eh! juste Dieu!

Ton père était moins fou que toi. Voyez un peu,
 Ce friquet, ce bout d'homme à la frimousse imberbe,
 Qui m'ose, à moi, parler avec cette superbe!

Avec un geste autoritaire et d'une voix dure.

Mais tu n'en seras pas, bandit, le bon marchand.

LANDRY, la calmant, et la câlinant.

Alons, grand'mère, allons, ne prends pas l'air méchant.
 Il ne va pas du tout à ton visage tendre,
 Pardon ! J'ai parlé fort pour mieux me faire entendre.
 Mais je ne voulais pas te causer du chagrin.
 Permets-moi seulement d'être poète,
 Gentiment.

Un brin...

De temps en temps... Tiens, par exemple, le dimanche.
 Je n'en demande pas beaucoup, voyons !... Sais franchement
 A mon âge, par-ci par-là tu prenais bien
 Un divertissement, dis ? Ce sera le mien.

MAMAN LANDRY, radouci, mais grognant encore un peu.
 Quel divertissement falot !

LANDRY

Puisqu'elle m'enchante !
 Non, j'admettrais encor, si, d'une voix touchante,
 Tu me disais, avec de gros soupirs, l'œil creux :
 « Grand'mère, j'ai vingt ans et je suis amoureux. »

LANDRY, vivement.

Mais je le suis, cela va sans dire.

MAMAN LANDRY, se gourmandant.

Ah ! pécore

Que j'étais !

Curieusement.

Et de qui ?

LANDRY, naïvement.

Je ne sais pas encore.

Je cherche et j'ai l'espoir de trouver quelque jour.
 En attendant, je suis amoureux de l'amour.

MAMAN LANDRY, rassurée et souriante.

Ah ! bien, alors ! Du coup je ne suis plus méchante.
 Tiens, même en attendant l'amour, chante !
 En croupe des chansons, l'ennui file au grand trot,
 Et leurs vers font du bien quand on n'y croit pas trop.
 Fais-en donc.

Se dirigeant vers la porte de droite.

Cependant que je vague au ménage.

Avec une pointe de moquerie.

Fais-en, mais doux, tout doux, et sans te mettre en
 ménage.

En s'en allant vers la porte de droite elle se remet à
 chanter.

Le temps dit sa chansonnette.

Le temps passe, le temps va.

Elle sort en chantonnant par la porte de droite.

Scène III

LANDRY, seul.

Pauvre bonne maman ! Je lui suis cher, sans doute,
Elle m'est chère aussi. Mais quoi ! Cette humble route
Qu'elle suivit gaiement à pas trotte-menu
J'y mourrais d'un ennui qu'elle n'a pas connu.
Je suis comme mon père, un épris d'aventure,
D'amour, de poésie et de rêve.

Dans un mouvement de plus en plus lyrique jusqu'à
la fin.

O nature,
Pourquoi ces grands désirs, ces élans généreux,
Ne les ayant donnés, ne fais-tu rien pour eux ?
Pourquoi ne pas offrir un but à leur courage ?
Pourquoi laisser ce bon ouvrier sans ouvrage ?
Pourquoi ne vois-je pas surgir dans mon chemin
Le bel ange étoilé qui me tendra la main,
Et me dira : « Je suis l'âme sœur qu'on t'envoie !
Je suis la liberté, l'aventure et la joie ! »

Scène IV

LANDRY, LA PRINCESSE

Dans l'encadrement de la fenêtre, parmi les lys, paraît
la Princesse, qui monte peu à peu, puis s'arrête,
immobile, toute blanche sous le soleil qui l'illumine,
de façon que la pice en soit inondée de clarté.

LANDRY, ébloui par celle clarté.

Quelle est cette clarté dont je suis ébloui ?
D'où vient-elle ?...

Apercevant la princesse.

Grand'mère a donc raison ? Mais oui,
Je suis fou ! Mon désir en s'exaltant l'invente,
Cette apparition qui me semble vivante.

LA PRINCESSE

Je suis vivante !

LANDRY, extasié.

O voix d'extase et de douceur !
C'est elle, j'en suis sûr ! C'est elle, l'âme sœur !
Je la désirais tant qu'elle est enfin venue.
Salut ! Je t'attendais et je t'ai reconnue !

LA PRINCESSE, avançant jusqu'à lui.

Va, je te reconnais aussi, toi que je vois
Et que j'entends parler pour la première fois.
Celui qu'imaginait ma songerie obscure
De jeune fille, c'est en toi qu'il prend figure.
Et tu deviens soudain, vivant, réel, prouvé,
L'ami que je cherchais et que j'ai retrouvé.

LANDRY, toujours extasié.

Parle encore, je t'en prie!
 Juillet l'herbe de la prairie
 Ainsi, je veux boire à longs traits,
 Assés et lourd, les mots légers et frais.

LA PRINCESSE, très timide.

Mélas! Je n'ai plus rien à te dire, pauvrete!
 Mes jours furent tramés d'une ombre si discrète,
 Que les événements de ces temps révolus,
 Sont aujourd'hui pour moi comme s'ils n'étaient plus.

S'avançant et s'enhardissant de plus en plus.

Parle-moi, toi, plutôt... Ce monde qui m'attire
 Tu dois avoir beaucoup de choses à m'en dire,
 Je suis très curieuse, et j'en ignore tout.
 Dis-moi n'importe quoi. Commence par un bout,
 Le premier venu. Tout m'intéresse te dis-je,
 Ce que tu crois banal, me sera du prodige.
 Parle! parle!

Vivement.

Et d'abord quel est ton nom?

LANDRY

Landry.

LA PRINCESSE, ravie et mutine.

Oh! le joli nom, clair, chantant, dansant, fleuri!
 Landry! Landry! C'est gai. Ça rit. Ça pirouette!
 Redevenue curieuse et vivement.

Et que fais-tu?

LANDRY, simplement.

Pas grand'chose. Je suis poète.

LA PRINCESSE, naïve, ouvrant de grands yeux.

Qu'est-ce que c'est?...

Avec un peu de honte.

Tu vois je ne sais rien de rien.

Explique-moi!

Essayant de se rendre compte.

C'est un métier aérien.

Sans doute, puisque tu demeurés...

Elle fait le geste d'avoir gravi beaucoup de marches.

LANDRY, l'interrompant et très gaiement.

Dans la nue,

En effet! Mon logis que le ciel continue,
 A pour étage, en haut d'une tour, le dernier.
 Nul poète n'habite un grenier plus grenier.

LA PRINCESSE

Et ça consiste en quoi, ton métier de poète?

LANDRY, dans un mouvement lyrique grandissent.

A chanter, comme fait la joyeuse alouette
 Quand, sur son trille, monte au ciel l'âme du sol,
 A chanter comme fait le triste rossignol,

Quand sur le lamento de sa voix qui s'éploie
 Le désespoir des nuits sanglote vers l'aurore,
 A chanter mieux encor que ne font les oiseaux,
 Mieux que le cri du vent et le rire des eaux,
 Et les soupirs des bois et les clamours des grèves;
 A chanter une langue où se fixent les rêves,
 Et qui rend immortels leurs éclairs d'un instant
 Si bien que le poète au monde l'écoutant,
 Donne l'illusion consolante et superbe
 Qu'une âme est dans ce monde et qu'il en est le verbe.

LA PRINCESSE, émerveillée.

O poète, ton rare et merveilleux destin,
 Un roi même en serait jaloux.

L'ANDRY, orgueilleusement.

J'en suis certain.

Quels rois ont jamais pu ce que peut le poète?
 Il est le possesseur de tout ce qu'il souhaite.
 Ce qu'il veut pour demain il l'a dès aujourd'hui,
 Au moment où son vers l'évoque, c'est à lui.
 Fut-il pauvre, dans son opulente misère
 De tous les superflus, il fait son nécessaire.
 Les riches ont beau dire, il est plus riche qu'eux.

Comme plus haut dans un mouvement lyrique grandissant.

O vous, les fortunés, qui le traitez de gueux,
 Sur vos biens de rapine et que vous croyez vôtres,
 Il prélève sa dime avant toutes les autres.
 De la forêt, du pré, du verger, du sillon,
 Dont vous êtes la taupe, il est le papillon.
 L'or du couchant dans les saphirs vers des ramures,
 Le soir et ses senteurs, l'aurore et ses murmures,
 La vision, le son, le parfum, la couleur,
 Tous ces oiseaux divins, il en est l'oiseleur.
 Ingénu braconnier, qui braconne sans crimes,
 Il les prend dans leur vol aux mailles de ses rimes,
 Et s'en fait des bijoux, des joyaux, des émaux,
 Dont il brode l'azur et la pourpre des mots;
 Et ce tas effrayant d'or et de pierreries,
 Dont sa seule parole engendre les fées,
 Il en est le seigneur unique et tout puissant,
 Dieu de cet univers qu'il crée en le pensant.

LA PRINCESSE, stupéfaite.

Se peut-il qu'un trésor semblable l'appartienne.

L'ANDRY, tendrement.

Il ne m'appartient plus. Ma richesse est la tienne,
 Que tu l'acceptes, c'est le plus cher de mes vœux.
 Fais-en ce qu'il te plaît, des jouets si tu veux!
 Dépense sans compter, pulse et jette à plein coffre,
 Tu n'épuiseras pas le trésor que je l'offre.

Dans une reprise d'orgueil et de lyrisme.

C'est le trésor sans fond, c'est le trésor sans fin.
 Je t'en ouvre l'Éden. J'en suis le séraphin.
 Cueilles-en toutes les splendeurs comme des feuilles,
 Un geste me suffit pendant que tu les cueilles,
 Pour en renouveler le fabuleux décor.
 Use, abuse, gaspille! Et tu pourras encor,
 De ce qu'aura laissé la main dévastatrice,
 Te faire un triomphal manteau d'impératrice.

LA PRINCESSE, dans une joie extasiée.

Dire qu'on me cachait tout ça dans ma prison!
 Comme c'est beau, la vie et que j'avais raison
 De la chérir! J'entre à peine dans la vie,
 Et dès mon premier pas j'en suis toute ravie.
 Que sera-ce et combien elle aura plus d'attraits
 Quand je la verrai mieux encore et de plus près,
 Et surtout avec toi pour guide, toi, mon maître,
 Qui m'instruiras!

Avec une gentillesse enfantine.

Je veux tout de suite m'y mettre,
 Apprendre, n'être plus, la sotte de jadis.

Courant vers la gerbe de lys, et en prenant une poignée,
 Tiens, ça, tout blanc
 En respirant l'odeur.

Et qui sent bon, c'est quoi?

LANDRY, souriant.

Des lys..

LA PRINCESSE, montrant le fond d'un calice.
 Et ça qui brille, là, dans le fond, qui s'éveille,
 Qui fait du bruit, ça tout en or?

LANDRY, même jeu que plus haut.

C'est une abeille..

LA PRINCESSE, avançant la main.
 Je veux la prendre?

LANDRY, lui arrêtant la main vivement.

Non, ça pique.

LA PRINCESSE.

Avec dépit et étonnement en laissant choir les lys.

Ah!

Elle court vers le rouet et montre le fuseau.

Et ceci?

Qu'est-ce?

LANDRY

Un fuseau.

LA PRINCESSE, avec un peu de crainte.

Si j'y touchais!.. Ça pique aussi?

LANDRY, souriant de nouveau.

Ouf, quelquefois.

LA PRINCESSE, de nouveau dépitée et étonnée.

Ah!

Avec un profond soupir suivi d'un silence, et en se laissant tomber assise dans le grand fauteuil.

Ah!

LANDRY

Mais d'où viens que tu n'oses

Plus rien dire?

LA PRINCESSE, avec réserve et confusion.

J'ai peur d'apprendre trop de choses,
Trop vite, et que la vie, en somme, ne soit pas.
Ce qu'elle avait promis d'être à mon premier pas.

LANDRY, avec confiance et force.

Si, petite, la vie est bonne, sois en sûre!
L'épine est au rosier. Qu'importe sa blessure?
Elle n'empêche pas le rosier d'être en fleurs.

Avec une pointe de mélancolie.

Et même, ses parfums peut-être en sont meilleurs.

Avec gravité.

Hélas! il faut la nuit pour que l'aube y rougeole;
Il faut avoir souffert, pour savourer la joie.
Et le plus grand bonheur qu'on ait, le plus profond,
Celui d'un cœur qui dans un autre cœur se fonde;
Ce bonheur où l'on boit l'extase à plein calice,
C'est du mal qu'il nous fait que vient tout son délice.

LA PRINCESSE, anxieuse et effrayée.

Quel est-il ce bonheur étrange?

L'attirant près d'elle.

Oh! près de moi

Viens! Plus près! Tout près! Viens!

Se serrant contre lui.

Je ne sais quel émoi

Me trouble. Ce bonheur, que tu dis, me pénètre
D'épouvante...

En rougissant.

Et pourtant, je voudrais le connaître.

LANDRY, toujours grave et avec une passion contenue.

Tu le connais déjà, rien que par ce désir.
Et l'angoisse où tous deux nous prenons du plaisir
A craindre et souhaiter les extases futures,
C'est le commencement des suaves tortures.
Et l'avant-goût divin des supplices voulus
Que le bonheur d'aimer réserve à ses élus.

LA PRINCESSE, alanguie.

Ah! combien je les trouve adorables, ces transes!

LANDRY, même jeu.

N'est-ce pas? Et combien exquises, nos souffrances!

Avec un fond de tristesse, mais d'un ton résolu.

D'autres viendront encor, peut-être, et des dangers.
Sans nombre sur la route en pays étrangers.
Parmi des ennemis et de toute nature,

Où nous allons courir la tragique aventure.

La résolution prenant le dessus et avec bravoure.

Qu'importe! Confiants et la main dans la main.

Il lui prend la main.

Les fleurs de notre amour fleuriront le chemin.

L'amour sèche les pleurs et brise les entraves,

Contre le monde entier, l'amour nous rendra braves.

C'est le pur diamant sur lequel rien ne mord.

C'est le vainqueur de tout et même de la mort.

Avec passion et la prenant contre sa poitrine.

Viens donc et sans souci des craintes et des fièvres,

Dans le premier baiser qui va joindre nos lèvres,

Et y mettant aussi, toi, la foi que j'y mets,

Jurons éperdument d'être unis pour jamais.

Il se penche vers elle et s'apprête à la baiser sur les

lèvres. Elle le laisse faire, s'abandonnant et sa main

droite pendante du côté du fuseau. Au moment où le

baiser va se consommer, elle pose sa main sur la pointe

du fuseau et s'y pique.

LA PRINCESSE, en un grand cri.

O ciel!

Elle détourne la tête vers le fuseau.

LANDRY, stupéfait.

Quoi donc?

LA PRINCESSE, montrant sa main qui saigne.

Mon sang qui coule! Tiens! regarde!

C'est ce fuseau. Ma main s'y posant par mégarde,

S'est piquée!

LANDRY, rassuré.

Oh! c'est peu de chose. Dieu merci.

LA PRINCESSE, d'une voix altérée.

Mais non! Mais non! Je sens que je pâme.

Agitant ses mains devant ses yeux en un geste terrifiée.

Voilà!

De grands nuages noirs dont les ailes funèbres

Me frôlent!

LANDRY, terrifié aussi.

Que dis-tu?

LA PRINCESSE, hagarde.

Je suis dans les ténèbres.

LANDRY, révolté.

Ce n'est pas vrai?

LA PRINCESSE, douloureusement.

C'est vrai, mon Landry!

Frisonnante et serrant ses mains contre elle.

Froid! J'ai froid!

LANDRY, la prenant dans ses bras.

Mon pauvre amour!

LA PRINCESSE, se débattant, d'une voix qui râle.

Mais on m'emporte!

LANDRY, prêt à la défendre.

De quel droit ?

Qui ?

La câlinant.

Ne crains rien, c'est moi qui te tiens embrassée,
Moi, ton Landry.

Il pose son visage contre celui de la princesse.

Horreur ! Elle est toute glacée !

La laissant glisser dans le fauteuil, où elle semble un
oiseau mort.

Morte !... morte !...

Avec de grands sanglots.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Scène V

LES MÊMES. MAMAN LANDRY

MAMAN LANDRY, effarée venant par la porte de droite.

Pourquoi ce cri

D'angoisse ? A ton secours j'arrive, mon Landry.

Apercevant la princesse que Landry contemple avec
douleur.

Mais quelle est cette enfant sur laquelle il se penche ?
Landry, qu'est-ce que c'est ? Parle ! Comme elle est
[blanche !

D'où vient-elle ? Du ciel, sans doute ? Oh ! dis-moi, Dis !
Est-ce un ange ?...

LANDRY

Avec une profonde désolation, puis avec une douleur
lyrique.

Où ! Qui s'en retourne au paradis !

Ah ! grand-mère, si tu savais !... Elle, c'est elle
Qu'apeplait tous les vœux de mon âme immortelle,
Elle que j'espérais, qui m'espérait aussi,
C'est elle qu'un miracle avait conduite ici,
Elle que j'ai, sans la connaître, reconnue,
Elle qui, tu dis bien, du ciel était venue,
Où, du ciel même pour me prendre par la main,
Et pour être l'étoile éclairant mon chemin...
Et regarde, elle est là, l'étoile, éteinte, morte !

Redoublant des sanglots de tout à l'heure.

Ah ! c'est ma vie avec la sienne qu'elle emporte !
Être unis pour jamais, voilà ce qu'à l'instant
Nous nous jurions.

Avec une sombre énergie.

Qu'attends-tu, lâche ! Elle t'attend ;

Va la rejoindre.

Avec un fond d'amertume ironiquement douloureux.

Avec l'espoir qu'on se retrouve !

Tirant son poignard pour s'en frapper et d'un ton
presque blasphématoire.

Si l'amour est plus fort que la mort, qu'il le prouve!

MAMAN LANDRY.

En un grand cri d'horreur impuissante.

Ah!

Elle se couvre le visage de ses mains.

Scène VI.

LES MÊMES, LA FÉE DES FORETS

La fée apparaît soudain, comme si elle sortait de la
muraille du fond, entre le parquet et le plafond.

LA FÉE, avec un geste arrêtant Landry.

Qu'il le prouve; mais pas de la sorte!

MAMAN LANDRY, vivement, puis respectueusement.

Non!

Vous dites bien, ô vous dont j'ignore le nom.

O protectrice, fée ou madame la Vierge.

Sainte en l'honneur de qui j'irai brûler un clerge:

A Landry, avec dévotion en le voyant lâcher son poignard.

Car c'est elle qui fait que la main choisit cela.

Vois, comme son sourire est doux. Écoulons-la.

En s'agenouillant peu à peu.

Devant elle humblement, s'incline ton aïeule.

Fais de même.

LANDRY, s'agenouillant aussi, et MAMAN LANDRY.

Parlez, dame.

LA FÉE

Montrant successivement la princesse et Landry et d'un
ton fatidique.

De ma filleule

Et de toi les destins ne sont pas accomplis.

Ils font halte... Et je vois, en soulevant les plis

Des voiles de mystère où dort l'heure future.

Possible, entre vous deux, naitre une autre aventure.

Si tu sais le tenir, jusqu'au bout, ton serment

D'être, même en sa mort, son immortel amant.

J'ai réservé le don promis à ma filleule.

Elle va l'avoir. Mais il est pour elle seule.

Pour toi je ne peux rien. Toi-même tu devras

A la force de la pensée ou de ton bras

Chercher contre la mort ton introuvable preuve.

La veux-tu, malgré tout, risquer la folle épreuve.

Sachant à quel néant son condamnés vos vœux

Peut-être.

LANDRY, bravement.

Je le veux quand même! Oui, je le veux.

LA FÉE

Alors, viens avec moi, toi, qui crois à la fée;
A l'amour, au pouvoir des mots; viens, fils d'Orphée,
Poète, viens et montre, au nom des vieilles fois,
Si les mots d'aujourd'hui valent ceux d'autrefois.

CINQUIÈME TABLEAU

LE PALAIS EN FÊTE

La grande rotonde des fêtes dans le palais du roi. — C'est une salle aux vastes proportions, ronde et plafonnée en dôme, un dôme de fresques et de vitraux. La base du dôme s'appuie sur des loggias situées à douze pieds du sol et soutenues par de frêles colonnettes en marbre rose entre lesquelles on aperçoit, ménagées sous les loggias des retraits tendus de riches tapisseries et garnis de sofas. À droite, au second plan, grande porte ouverte donnant sur une précédente salle de fête. À gauche, au premier plan, grande porte semblable, faisant face à la première et donnant aussi sur une précédente salle de fête. Au fond, entre le premier et le deuxième tiers à gauche, amorce d'un escalier à rampes et marches de marbre rose, et à double évolution, dont la première va de droite à gauche, la seconde revenant vers la droite pour aboutir à la loggia centrale, au milieu au fond. Au fond, à la gauche de la première évolution de l'escalier, et garnissant le retrait sous la loggia voisine de la loggia centrale, une estrade de trois marches, sur laquelle sont posés, adossés à un décor de tentures en pourpre, les deux fauteuils dorés du roi et de la reine. Du centre du dôme pend un lustre énorme, aux lumières en gerbe renversée. Dans les retraits et les loggias, sauf la loggia centrale pendent d'autres lustres plus petits. Aux fûts des colonnettes, aux entre-deux des loggias sont fixés des appliques de flambeaux, lampadaires et torchères que relient des girandoles. Partout où l'on a pu en mettre des fleurs à profusion. La loggia centrale, en particulier, vide de personnages, n'est qu'un buisson de lys et de roses. On sent que les salles voisines sont illuminées et fleuries de même. Le palais est dans un flamboiement de fête.

Scène première

LE ROI, LA REINE, LA COUR, MUSICIENS
et CHORISTES

Au lever du rideau. Le roi et la reine sont sur leur estrade, la reine assise, le roi debout, avancé un peu.

Dans les retraits et dans la salle, se tient la cour, composée de seigneurs, dames, pages, damoiselles, dignitaires de toutes sorte, en grand costume d'apparat. Dans les loggias sont des chanteurs, des chanteuses et des musiciens prêts à jouer de leurs instruments.

LE ROI

Mes chers amis, c'est dans un instant, tout à l'heure,
Qu'on va la ramener enfin dans ma demeure,

L'enfant que loin de nous j'ai dû, pendant seize ans,
 Enfermer à l'abri des souhaits malfaisants.
 Grâce à Dieu, grâce à la sévère vigifance
 De ceux qui la gardaient dans l'ombre et le silence,
 Défendant contre tout son esprit puénil,
 Les seize ans périlleux ont passé sans péril.
 Maintenant que la longue épreuve est terminée,
 Je veux à mon enfant faire la destinée,
 Et donner l'entourage en somptueux arroi
 Qui convient à la fille unique d'un grand roi.
 Filleule, en même temps, de mesdames les fées,
 De là ces feux, ces fleurs, ce bal, ces coryphées,
 Pour chanter son retour en vers mélodieux,
 Il faut qu'en arrivant, ses oreilles, ses yeux,
 Soient charmés et qu'aux sens de son âme nouvelle
 Le monde qu'elle ignore, en splendeur se révèle.
 Je suis joyeux. La joie emplit aussi vos cœurs.
 Laissez-la déborder. Aux accents de ces chœurs
 Mêlez les vôtres! Qu'on s'amuse! Que les danses
 En tourbillons ardents égrènent leurs cadences!
 Vous, mesdames, soyez très belles! Vous, messieurs,
 Très galants! Et qu'à ces tableaux délicieux
 La Princesse ait d'abord l'allégresse parfaite
 Qu'en entrant dans la vie elle entre dans la fête!

Le roi se rassied auprès de la reine, et la fête com-
 mence. Tandis que, dans les retraits, on babille,
 on fleurette, on boit des rafraichissements, dans la salle
 on danse, seigneurs et dames, pages et damoiselles au
 rythme d'une musique joyeuse et passionnée que
 dans les loggias les musiciens jouent dans leurs ins-
 truments et que chantent en même temps les choristes,
 hommes et femmes.

DANSE CHANTÉE

par les choristes.

*Les jours noirs désormais sont finis.
 Dans les airs, dans les cieux rajeunis,
 Voici l'or du soleil qui flamboie.
 C'est l'instant désiré du retour!
 C'est l'avril! C'est l'espoir! C'est l'amour!
 C'est la joie!*

*O princesse adorée, on l'attend
 Pour que tout reverdisse en chantant,
 Il suffit que la grâce apparaisse;
 Et déjà, même avant de le voir,
 C'est l'avril! C'est l'amour! C'est l'espoir!
 C'est l'ivresse!*

*O douceur des retours attendus!
 Tous les cœurs dans un seul confondus
 Vont vers toi comme un flot vers la grève.
 Viens à nous! Ne crains plus nul péril!
 C'est l'avril! C'est l'amour! C'est l'espoir!
 C'est le rêve!*

*Dans les chants, les parfums, les couleurs.
 Tes beaux jours au front clair ceint de fleurs,
 Seront tels que ce cœur qui tournoie,
 Toi qui nais, viens y vivre à ton tour!
 C'est l'avril! C'est l'espoir! C'est l'amour!
 C'est la joie!*

Brusquement le noir se fait et sur une tenue de musique,
 apparaît le sixième tableau.

SIXIÈME TABLEAU

LE PALAIS DU SOMMEIL

La salle des fêtes est maintenant envahie par une ombre bleuâtre. Dans la loggia centrale, devant le bassin de lys et de roses, un halo de clarté surnaturelle s'allume où paraissent la fée et Landry.

Scène première

LE ROI, LA REINE, LA COUR, MUSICIENS, CHORISTES, LA FÉE, LANDRY

La fée, du geste, montre à Landry tous les hôtes du palais qui se sont soudainement endormis, la plupart couchés, quelques-uns immobilisés dans la posture qu'ils avaient quand les lumières se sont éteintes. Le roi, par exemple, est accoudé au fauteuil de la reine et penché vers elle pour lui parler. Les hallebardiers, aux portes, sont restés debout, appuyés sur leurs armes. Des couples enlacés semblent prêts à continuer leurs danses. D'autres qui se éparaient à ce moment, sont figés dans des révérences inachevées.

LA FÉE, à Landry.

Regarde! Ce palais et tous ses habitants,
 Les voici, sous mon geste, endormis pour cent ans.
 Mes sœurs vont apporter la petite princesse,
 Qui du même sommeil dormira. Pour que cesse
 L'enchantement, au bout d'un siècle révolu,
 Il faudra que tous deux, d'un vouloir absolu
 Vous demeuriez unis comme un couple fidèle,
 Quoique étant séparés, elle ici, toi, loin d'elle.
 Où finit mon devoir, va commencer le tien.
 Toi seul peux l'éveiller. Cherches-en le moyen.
 Trouve, poète, toi qui te vantais, superbe,
 Des miracles fameux opérés par ton verbe.
 Trouve celui que tu dois faire pour poser,
 Dans cent ans, sur sa bouche adorable, un baiser.
 Respecte, en attendant ses lèvres endormies!
 Sinon tu les verrais au même instant blémies,
 Brisant le sceau magique où j'ai su l'assoupir,
 Se faner pour toujours dans leur dernier soupir.

On entend une vague et aérienne musique encore lointaine, mais qui va se rapprocher pendant que la fée achève son discours, et prendre toute son ampleur à l'entrée de la princesse.

Mais voici murmurer les tristes harmonies
 Que pour elle dans l'ombre épanchent les génies.

Contemple-la, pendant que mes sœurs doucement
 L'apporteront. Fleuris encore, un long moment,
 Tes regards et ton cœur de toutes ces merveilles!
 Tu ne la reverras que si tu la réveilles!

Scène II

LES MÉMES. LA PRINCESSE, LES ONZE PRINCESSES,
 devenues des fées.

Aux sons d'une marche funèbre aérienne et bleue, les fées entrent par la grande porte de droite, portant sur un lit de feuillage et de fleurs, la princesse endormie. Elles passent entre les groupes immobiles, sans les déranger, serpentant par les allées qu'ils laissent libres. Elles arrivent ainsi jusqu'à l'estrade, sur laquelle elles déposent la princesse, aux pieds du roi et de la reine, à tête vers le fond. Après quoi, elles s'agenouillent autour d'elle. Pendant la lente procession qu'elles ont faite ainsi, Landry a descendu pas à pas quelques marches de l'escalier, suivant toujours des yeux le cortège. Il a le visage crispé de douleur, le regard fixe, la démarche d'un somnambule. Il est arrivé au tournant de l'escalier quand les fées déposaient la princesse sur l'estrade. Il se penche sur la rampe pour mieux voir la princesse. Il sanglote quand il se trouve au-dessus d'elle. Un moment il a envie de s'en approcher plus près encore. On devine qu'il se contient pour ne pas lui donner un baiser. Il se contente de lui en envoyer un du bout des doigts, avec passion. Puis il se relève, fier, résolu, une flamme aux yeux, dans une attitude d'enthousiasme.

LANDRY, avec force et héroïsme.

Oui, le poète fait des miracles.

A la princesse au-dessus de laquelle il semble planer.

O toi

A qui j'ai proclamé mon orgueil et ma foi,
 Dors en paix! Mon orgueil ni ma foi ne sont lâches.
 J'accepte sans trembler mes impossibles tâches.
 De ma pensée unique emplis tous les instants.
 Comment ferai-je pour être ici dans cent ans?
 Quel prodige y faut-il accomplir? Je l'ignore.
 Mais fût-ce dans cent fois cent ans et plus encore,
 Puisque l'enchantement doit être conjuré
 Par mes lèvres baisant les tiennes, j'y serai!

Landry envoie un dernier baiser à sa pauvre princesse, puis il remonte ivre de douleur et d'héroïsme, vers la fée.

DEUXIÈME PARTIE

SÉPTIÈME TABLEAU

CENT ANS APRÈS

Une clairière dans la forêt enchantée. — A droite, un vieil orme chenu et, adossée vers le fond à cet orme, une hutte de chevrier en branchages secs. Entre la hutte et un tas de fagots, petit sentier allant à droite vers l'enclos des chèvres. En scène, devant la hutte, foyer rustique en pierres frustes, où du bois mort est prêt à faire un feu. Autour du foyer, quelques quartiers de rocs moussus pouvant servir de sièges. A gauche, un tronc de vieil orme foudroyé, puis des broussailles indiquant que la clairière dévale vers un endroit plus creux. De tous côtés, buissons, arbustes, puis grands arbres indiquant que la forêt va s'épaississant vers le fond. Au fond, à gauche, sur une hauteur, dans une éclaircie, le château fort de la Belle au bois dormant, en silhouette tointaine et fantastique. On est en automne ; les feuilles mortes couvrent le sol ; les branches des arbres sont presque toutes dénudées déjà. C'est au crépuscule ; les dernières lueurs sanglantes du soleil couchant sont sinistres. Le ciel ira s'assombrissant jusqu'à la fin du tableau, — et alors sera tragiquement illuminé par les éclairs de l'orage, tandis que le bois s'emplira de lueurs verdâtres.

Scène première

LE CHEVRIER. L'ENFANT

LE CHEVRIER

A l'enfant qui revient de la droite, après avoir fait entrer ses chèvres dans l'enclos.

Toutes les chèvres sont dans l'enclos ?

L'ENFANT

Oui, grand-père.

Et je suis las. Je peux dormir ?

Il se dirige vers la hutte.

Attends ! J'espère.

L'ENFANT

Quoi donc ?

LE CHEVRIER, montrant la gauche.

Sauver encore un voyageur perdu.

Je crois avoir, par là, tout à l'heure, entendu...

L'ENFANT, maussade et allant s'asseoir près du foyer.

C'était moi qui sonnais aux chèvres dans ma corne.

LE CHEVRIER

Non ! C'était le sanglot d'un cor lointain et morne.

Depuis si peu de jours que tu vis près de moi,

Tu n'en as pas encor senti l'affreux émoi,

De ces sanglots tintant comme des glas funèbres,
 Dans ces tours de feuillage où mentent les ténèbres.
 Moi, depuis cinquante ans que j'y suis chevrier,
 Que de fois vers le soir l'ai-je entendu crier,
 Ce sanglot lamentable en râle d'agonie!
 Et que de fois dans les ronces, la nuit finie,
 Ai-je retrouvé mort ou devenu dément,
 L'égaré qui cherchait la Belle au Bois dormant.

Montrant la silhouette du château fort, au fond.

Ah! ce manoir magique où nul sentier ne mène!
 Qui donc aura jamais la force surhumaine
 D'en toucher seulement l'inaccessible seuil?
 Fût-il saoul de bravoure et cuirassé d'orgueil,
 Rien que pour traverser cette forêt vivante,
 Dans ses enchantements il fondrait d'épouvante!
 Car, les arbres, les rocs, les grottes, les étangs,
 Fourmillaient, paraît-il, d'étranges habitants:
 Spectres, larves, démons, fantastiques idoles,
 Qui vous barrent la route en folles farandoles,
 Cependant qu'une voix d'ombre vous dit tout bas:
 « Va-t-en, la Belle au Bois dormant ne t'aime pas! »

L'ENFANT

Mais, grand-père, qui donc aime-t-elle?

LE CHEVRIER

On l'ignore.

Ce n'est aucun de ceux pour sûr venus encore;
 Car tous, poètes, fils de gueux ou fils de rois,
 Tous ont péri loin d'elle; et la raison, je crois,
 C'est que la Belle au Bois dormant n'aime personne.

Un appel de cor vient de très loin, à gauche.

L'ENFANT

Ah! cette fois, j'entends! Ecoute! Un cor qui sonne!

LE CHEVRIER

Vite, réponds. J'allume.

Le chevrier bat le briquet sous le tas de bois mort, qui
 s'enflamme, pendant que l'enfant, monté sur un roc,
 sonne dans sa corne un appel, auquel répond un appel
 plus proche que le précédent.

L'ENFANT

On me répond aussi.

LE CHEVRIER, criant de ce côté.

Ohé! Ho! Venez par ici!

L'ENFANT, même jeu.

Oui, par ici!

UNE VOIX, au lointain, à gauche.

Ohé! Ho!

LE CHEVRIER, montrant la gauche.

C'est au bord maudit du marécage.

Où l'on s'enlize.

A l'enfant, en lui désignant la gauche.

Cours, avant qu'il ne s'engage

Dans la vase!

Criant dans ses mains, vers la gauche.

On va vous chercher. Ne bougez pas.

L'enfant, pendant que son grand-père criait, est parti en courant, par la gauche.

LA VOIX, comme plus haut.

Bien.

Scène II

LE CHEVRIER, seul.

LE CHEVRIER

Pauvre être! Encore un pèlerin du trépas!
Encore un songe-creux dont l'espoir déraisonne,
Puisque la Belle au Bois dormant n'aime personne!
Ah! par mes bons conseils, je l'en détournerai,
De tenter l'escalade au manoir exécré,
D'où, si vaillant qu'il soit, nul ne peut redescendre.
Il prend dans son bissac une poignée de châtaignes
qu'il pousse sous les tisons.

En attendant, tenons-lui chaudes sous la cendre
Ces châtaignes d'or, brun dont l'argent blanc du lait
Fait un gâteau crémeux fleurant le serpolet.
Maigre chère pour un affamé d'aventures!
Elle vaut mieux pourtant que les vaines pâtures
De rêve dont ces fous s'empoisonnent le cœur,
Sempiternels vaincus d'un combat sans vainqueur,
Guetteurs d'un angelus qui plus jamais ne sonne,
Puisque la Belle au Bois dormant n'aime personne!

Scène III

LE CHEVRIER, LE PRINCE LANDRY, L'ENFANT

Le prince Landry entre par la gauche, précédé de l'enfant qui, pendant la scène suivante, s'occupera d'une façon discrète à osigner le feu et à préparer le repas.

LANDRY

En cavalier, fier, joyeux, tout vibrant de jeunesse et d'enthousiasme.

Merci, brave homme à qui je dois d'être vivant!
Mon cheval embourbé, mort... moi, seul... Cet enfant
M'a dit vers quoi j'allais, et j'en frissonne encore.
Mourir d'un fier trépas que sa beauté décore,
Dans des clartés de gloire et de fleurs de péril, —
Oh! oui, certes! Ainsi meurt le soleil en avril
Au ciel de pourpre, d'or, d'émeraude et d'extase.

Mais subir les baisers froids et mous de la vase,
 Et le corps, le cerveau, le cœur même percus,
 Lentement se dissoudre en ces visqueuses glus, —
 Avec horreur et dégoût.

Oh! non! Quelle horreur! Grâce à toi, cette transe,
 J'en suis sauf, et voici revenir l'espérance
 Qui, par tous mes chemins, marchait à mon côté,
 Étant prince, d'avoir une mort en beauté.
 Cher brave homme, merci de me l'avoir rendue,
 Et mets ta main d'ami dans la mienne tendue.

LE CHEVRIER, n'osant le faire et s'inclinant.

Prince!...

LANDRY, souriant.

Est-ce une raison pour te faire prier?
 Je suis prince, en effet, tu n'es que chevrier.
 Mais qu'importe! Sous ta défroque de misère
 Je sens battre un bon cœur, luire une âme sincère,
 Ton hospitalité dans tes yeux m'a souri,
 Il lui prend la main et la lui serre.

Un pauvre tel que toi vaut le prince Landry.

LE CHEVRIER, avec un respect effaré

Quoi! monseigneur, c'est vous le Prince notre maître,
 Vous qui pouvez tout vous omettre, tout vous permettre,
 Vous qui réglez sur tant de peuples vous aimant,
 Vous le prince Landry, vous le Prince Charmant!
 C'est vous qui venez seul, sans le moindre équipage,
 Sans même être escorté d'un simple petit page,
 Dans ce bois ténébreux, formidable et hanté?
 Excusez-moi! Pardon, si ma sincérité
 Vous blesse; mais, étant ce Prince qu'on adore,
 J'ose dire que vous n'en n'avez pas le droit.

LANDRY

Si tu savais, vieillard, comme on vit à l'étroit
 Dans un palais, quel air vicié de mensonge
 Et de bassesse on y respire, et qui vous ronge!
 Oh! ces courtisans vils qu'on a pour familiers!
 Cette prison d'ennui dont ils sont les geôliers!
 Je sentais s'enlaidir mon âme à leurs grimaces,
 Et que j'étais un lys mangé par ces limaces,
 Oh! fuir!.. Ne dis pas que, forcé du pouvoir,
 En en brisant les fers je manque à mon devoir.
 Va, maudissant ce nom de roi dont on me nomme,
 Mon devoir, et mon droit aussi, c'est d'être un homme!
 Et je le suis enfin! Et, depuis ce jour-là,
 Tout ce que j'ignorais soudain se révéla:
 La vie et ses efforts, l'idéal et ses rêves,
 Ces éternels flambeaux de nos minutes brèves,
 Et la splendeur du ciel, et la douceur des nids,
 Et le vœu d'être un cœur fait de deux cœurs unis!
 Songe! dans cette cour de honte et d'infamie.

Peut-on la rencontrer jamais, l'unique amie,
 La promesse au serment loyal dont on est sûr
 Et vers qui, tel un ange, on monte en plein azur?
 Non! ce n'est pas là-bas qu'elle est, ma fiancée;
 C'est chez vous, chez les gens d'humble et douce pensée:
 Limpide comme l'eau de roche que voici,
 Qui vivent dans les fleurs et sont des fleurs aussi.
 N'est-ce pas mon trésor, ma rose, ô demoiselle
 Dont mon âme d'oiseau cherche l'âme d'oiselle
 Et que je vais trouver tout à l'heure en chantant
 Au creux du nid fidèle où ton amour m'attend?

LE CHEVRIER

Vous la connaissez donc, cette amante modèle?

LA PRINCESSE

Si je la connaissais, je serais auprès d'elle!

LE CHEVRIER, souriant

Ah! bien... Je me disais aussi!... Mais non, je voi,
 Ce n'est qu'un rêve.

LANDRY, souriant

En qui j'ai foi.

LE CHEVRIER, tristement

Las! Votre foi

Ne peut suffire pour qu'un rêve soit un être,

LANDRY, avec enthousiasme

Si! l'atûbe, c'est en y croyant qu'on la fait naître.

LE CHEVRIER

Soit. Mais en attendant qu'on en soit ébloui.

Le soir monte. On a faim et sommeil.

LANDRY, gaîment

Mon Dieu, oui!

Faim, surtout. Très faim.

LANDRY

Bon.

A l'enfant, en tirant avec son bâton des châtaignes dur
 feu!

Allons, petit, épluche

Ces châtaignes, pendant que je traite une cruche
 De lait.

Il se dirige vers la droite, puis, s'adressant au Prince.

Nous n'avons pas autre chose, seigneur.

Avec confusion.

LANDRY, très affable

Pour un prince!

Le Prince!

vmbfguldavbfga

Le Prince y fera grand honneur.

Avec gourmandise.

Les châtaignes du bois et le lait de tes chèvres?

Exquis! Mais j'en ai l'eau d'avance au bord des lèvres!

Le Chevrier entre dans la lutte.

Pour moi, quel savoureux et quel festin,
 Ces mets au goût nouveau de fenouil et de thym !
 En s'asseyant devant le feu, sur un rose monson à
 gauche du feu, et en parlant vers la hutte.
 Fais vite !... Ce n'est plus la faim, c'est la fringale.

Scène IV

LE PRINCE LANDRY, L'ENFANT

L'Enfant tendant une châtaigne épluchée.

Tenez !

LANDRY, la mangeant avec délectation

Oh ! que c'est bon ! sucré !... Je me régale.

Refusant une seconde châtaigne que l'enfant lui tend.

Laisse, petit, que j'en épluche, une, pour voir.

Il en ramasse une, parmi celles que l'Enfant a tirées de
 la cendre ; mais il la lâche, à peine prise, en faisant
 claquer ses doigts brûlés.

Aï ! aï ! aï ! Mais c'est chaud. ça brûle.

L'ENFANT, riant

Il faut savoir

LANDRY, comiquement attristé.

Je ne sais rien, c'est vrai. Prince, on veut que tu règues,
 Et tu ne sais pas même éplucher des châtaignes !

Scène V

LES MÉMES, LE CHEVRIER

Rentre le Chevrier apportant une cruche de lait et une
 écuelle de bois. Il remplit l'écuelle et la tend au prince,
 qui boit.

L'ENFANT, avec admiration.

Oh ! vous devez savoir tant d'autres choses !

LANDRY, coupant de gorgées ses paroles.

Point.

Rien, te dis-je ! Mais rien du tout ! c'est à tel point
 Que ce bois, où depuis deux jours je me promène,
 J'ignore s'il dépend ou non de mon domaine.

Montrant le château, qui se reflète en noir dans le ciel
 pâle, au fond.

Et quel est ce manoir qu'on aperçoit au d'ici,
 Fameux peut-être ?...

L'ENFANT, en frissonnant et ouvrant de grands yeux

Oh ! oui, oui !

LANDRY

Je l'ignore aussi.

Le Chevrier, très inquiet, fait à l'enfant, pour qu'il se

taise, des signes que l'enfant ne voit pas.

L'ENFANT, avec étonnement et reproche.

Ça, par exemple!... Après tout ce qu'on en raconte!
Mais les plus petits gars de chez nous auraient honte
D'avouer une telle ignorance!... Comment!

LANDRY, stupéfait.

Si, si!... Mais ce manoir?... Quoi! c'est le sien?

L'ENFANT

Sans doute.

LANDRY, s'exaltant.

O rével!... O cher amour!... O terme de ma route!...

Le vieux Chevrier entre.

Je n'étais donc pas fou quand je pensais à toi,
O Belle au Bois dormant que fais-tu ma foi?

LE CHEVRIER, désolé.

Quoi! l'aube espérée?...

LANDRY, ardemment.

Oui, c'est elle.

LE CHEVRIER, de plus en plus désolé.

Oh! triste! triste!...

LANDRY, de plus en plus exalté.

Jolie, au contraire, et chant de triomphe!

Au comble de l'enthousiasme.

Elle existe!

Avec remords.

Dire que j'en doutais parfois! Et cependant,
Son image partout comme un soleil ardent
Flambait en ostensor au ciel de tous mes songes!
Et ma haine, là-bas, du vice et des mensonges,
L'horreur pour mon palais, le trône déserté,
Ma fuite à l'aventure et dans la liberté,
Mon essor d'aigle vers la promesse, fidèle,
Tous mes désirs, tous mes vœux, me viennent d'elle.

A l'enfant.

Ah! si je la connais, la Belle au Bois dormant!
Chère belle!... Mais, j'en étais déjà l'amant
Du temps que ma nourrice, allumant sa veilleuse,
M'en contait à mi-voix l'histoire merveilleuse.
Oh! le beau conte, et comme il germa dans mon cœur.
La fin, surtout, la fin, quand l'amour est vainqueur,
Quand le Prince Charmant vient réveiller la Belle.
Oui!... Tu vas voir, petit, tiens, si je me rappelle.

D'une voix d'abord lointaine, et qui s'assurera de plus
en plus.

*Dans la grand' salle du manoir,
Vollà cent ans qu'il y fait noir.
Dormez, Belle, ô divine rose!
Vollà cent ans, un siècle entier,
Au fond du bois où nul sentier
Ne mène à votre porte close.*

*Vous qui dormez depuis cent ans,
Réveillez-vous, Belle, il est temps.
On ne peut pas dormir sans cesse.
Écoutez cet appel de cor!
Debout, si vous l'aimez encor,
Celui qui vous aime, ô princesse!*

*Si, pendant cent ans, vous avez
Fleuri tous vos rêves rêvés
De sa pensée unique et tendre,
Si lui-même est allé vers vous,
Passant pour le plus fou des fous
Parce qu'il disait vous attendre,*

*Si vous avez eu foi tous deux
Dans le miracle hasardeux,
Et l'un dans l'autre, amants fidèles,
Ne cherchez plus, ne souffrez plus,
Car les longs cent ans révolus
Se sont enfuis à tire d'ailes;*

*Et voici que le jour vermeil,
Belle, sur votre noir sommeil
Égrenant son angelus rose,
Aux rires gais du carillon,
Le baiser, divin papillon,
Vous réveille, ô divine rose!*

Avec un enthousiasme croissant.

Oh! oui, le beau conte! Et comme en lui j'ai foi
Tellement que ce n'est plus un conte pour moi!
Car celui-là par qui se fera le prodige,
C'est moi, n'en doute pas, vieillard. Oui, moi, te dis-je,
Moi qui sens sur ma bouche éclore en cet instant
L'églantine d'amour du baiser qu'elle attend;
Moi, dont rien ne peut plus briser la foi fervente...

Montrant le château.

Puisque la Belle au Bois dormant est là, vivante!

LE CHEVRIER

Hélas! Prince, je crois comme vous qu'elle est là;
Mais l'aimé que pendant cent ans elle appela,
Ce n'est pas vous. Celui qu'elle aime et qu'elle espère
Voilà longtemps, longtemps qu'il est mort. Feu mon
M'en a souvent parlé; car il l'avait connu. [père
C'est ici même, au-pied de cet orme cheu,
Que le pauvre être un soir d'automne a rendu l'âme,
Quand on l'a retrouvé, ses tristes yeux sans flamme
Dardaient encore, ouverts, un long regard glacé
Vers le manoir fatal dont il était chassé.
S'il n'est pas entré, lui qu'elle attend et qu'elle aime,
Qu'espérez-vous de plus, vous?

LANDRY

J'espère quand même.

LE CHEVRIER

Démence!... Oh! que de mal pourtant, le bon garçon,
Il a fait avec sa légende et sa chanson.

LANDRY

Quelle chanson?

LE CHEVRIER

Celle où la légende se fonde.
De nourrice en nourrice, elle a couru le monde,
La légende! Et voilà pourquoi, ce bois fameux,
Tant de gens y sont morts!... Ne faites pas comme eux.

LANDRY, brusque:

Que disait-elle, sa chanson?

LE CHEVRIER, avec embarras.

Elle était folle.

Elle disait qu'après la mort l'âme s'envole,
Et dans un autre corps peut renaitre — et que si
La sienne quelque jour ressuscitait ainsi,
En elle de nouveau vivrait l'amour ancienne.

LANDRY, durement.

Ta pensée, ô vieillard, est obscure... La sienne,
Dis-la moi. Sa chanson, tu la connais?

Le chevrier faisant des gestes de dénégation.

Si! si!

Tu la connais, dis-la. Je veux.

LE CHEVRIER, tristement.

Hélas!... Vojel.

D'une voix monotone et mystérieuse.

*A travers et le temps et l'espace,
Et d'un corps dans un autre elle passe,
L'âme en feu qui jamais ne trépasse.*

*Ma chanson, c'est mon âme, c'est moi.
Chante-la, fils de gueux ou de roi,
Et je vais de nouveau vivre en toi.*

*Mais alors, que ton cœur se rappelle
Le serment fait par moi pour la Belle
Dont le cœur nous attend et l'appelle.*

LANDRY, ébloui, exalté.

Et pourquoi pas?... J'y crois aussi, moi, fermement,
Aux possibles retours des âmes essaimant.
D'où me vient après tout ce qui remplit la mienne,
Ces rêves, ces désirs, cette humeur bohémienne,
Cette soif d'un bonheur parmi les pauvres gens
Le plaisir que me font leurs accueils indulgents,
Ma hâte à partager leurs rancœurs, leurs colères,
Et ma dévotion aux contes populaires

Si forte que vers toi je fus poussé par eux,
O Belle au Bois dormant dont je suis amoureux?

S'abîmant dans son rêve, les yeux fixes, puis parlant
d'une voix mystérieuse pour répéter les vers dits par
Le Chevrier.

*Mais alors, que ton cœur se rappelle
Le serment fait par moi pour la Belle
Dont le cœur nous attend et l'appelle.*

Avec une voix de rêve.

Qui, le conte! La fin!... Quand l'amour est vainqueur...
Avec angoisse.

Mais ce serment?... Voyons! rappelle-toi, mon cœur!
Cherche!... Il y a cent ans...

Avec une sorte de terreur, mêlée de joie.

Quel doute me pénètre!...

Qui sait?... Cet homme et moi, si nous n'étions qu'un
[être]

LE CHEVRIER, suppliant, désolé.

Prince, je vous en prie!... Oh! ne vous laissez pas
Ravir par la chimère aux dangereux appas!
C'est pour elle, pour ses promesses décevantes,
Que tant de fous sont morts au bois des épouvantes.

LANDRY, brusque, comme plus haut.

Comment se nommait-il, ce pauvre homme?

LE CHEVRIER, dans un embarras visible.

Comment?...

On ne sait pas.

L'ENFANT, vivement.

C'est mal, un grand-père qui ment.

LE CHEVRIER, sévère.

Tais-toi!

L'ENFANT, insistant.

C'est un mauvais exemple qu'il me donne.

LE CHEVRIER

Sévère, le secouant par un poignet et avec force.

Mais, tais-toi donc!

LANDRY, le secouant par l'autre poignet.

Non! non! Parle! Je te l'ordonne.

L'ENFANT, intimidé.

Je n'ose plus.

LANDRY, l'entraînant à l'écart et le câlinant.

Mais tu le sais, toi, mon chéri,

Ce nom?

L'ENFANT, à mi-voix, tremblant.

Oui.

LANDRY, l'embrassant.

Dis-le moi... tout bas:

L'ENFANT, dans un murmure.

Landry.

LANDRY, dans une explosion de joie lyrique.

Landry!

Mais alors, oui, bien sûr, cette foi qui m'enflamme,
 Cette âme que je sens palpiter, c'est son âme,
 Qui sur l'aile de sa chanson a pris l'essor,
 Et s'est réincarnée en moi pour vivre encor,
 Pour tenir le serment fait à l'heure suprême,
 Pour prouver que l'amour peut vaincre la Mort même;
 Et celui que je suis, ô Belle qui m'attends,
 C'est celui dont l'amour t'aime depuis cent ans!
 Il veut aller vers le fond.

LE CHEVRIER, le retenant, puis, les mains jointes.

Prince! Prince! De grâce, écoutez ma prière!

Le ciel s'obscurcit soudain et l'orage éclate par un
 coup de tonnerre strident, avec un éclair monstrueux.

Voyez! le ciel lui-même aussi vous crie: « Arrière! »

Nouvel éclair plus sinistre encore.

L'ENFANT, se serrant contre son grand-père.

Oh! j'ai peur!

LANDRY, fou d'enthousiasme.

Me crois-tu pareil à ce gamin?....

Troisième éclair.

Le doigt blanc de l'éclair me montre mon chemin.

Des clameurs lamentables et menaçantes retentissent dans
 la forêt,

L'ENFANT, se serrant encore plus contre son grand-père.
 Grand-père!...

LE CHEVRIER

Oh! ces clameurs dans la forêt farouche!...

LANDRY

Oh! la rose, là-haut, qui va fleurir ma bouche!

LE CHEVRIER, couvrant les yeux de l'enfant.

Voici des feux follets sur des étangs de fiel.

LANDRY

Je ne verrai que mon étoile au fond du ciel.

Des voix aux plaintifs murmures chantent, lointaines,
 dans les gémissements de la bise et de la pluie.

LE CHEVRIER, frissonnant.

Les ondines!

LANDRY

Mon cor, couvre leur voix traîtresse!

Il sonne un appel de cor en marchant vers le fond,
 pendant que le tonnerre, les lueurs vertes, les clameurs
 redoublent.

LE CHEVRIER, terrifié.

Mais vous allez en pleine horreur!

LANDRY, de plus en plus exalté.

En pleine ivresse!

Quels que soient les périls, l'amour est plus fort

[qu'eux;

Foudrières, ronciers, vent, pluie, étangs visqueux,

Ondines, larves, foudre, enchantements, qu'importe!

O monstrueux manoir, je trouverai la porte,

Et renaissant en moi qui tiendrai son serment,

Landry va réveiller la Belle au Bois dormant!

Grand coup de tonnerre, avec un éclair formidable;

puis, soudain, ténèbres profondes.

HUITIÈME TABLEAU

LE BOIS DES ÉPOUVANTES

Dans un demi-jour de crépuscule verdâtre et sinistre se dresse un dragon ailé qui crache du feu. Landry, maître, l'épée au poing, ne recule pas devant lui, mais le charge, au contraire, avec furie, combat mimé, aux péripéties horribles, pendant lesquelles se déchainent tous les bruits du tableau précédent, plus effroyables encore. Le combat se termine par la mort du monstre, que Landry perce de son épée. Au moment où s'écroule le dragon, toute clarté s'éteint, et l'on est de nouveau dans le noir absolu.

NEUVIÈME TABLEAU

L'ENCHANTERESSE

Scène première

LE PRINCE LANDRY

Dans les ténèbres. Il arrive par la droite, l'épée au poing, marchant à tâtons vers la gauche et reconnaissable, à sa voix seulement.

Oh! dans quelle épaisseur de ténèbres profondes
Je marche!... Au tour de moi s'enflent, lourdes, leurs
Et je sens se coller, sous leur funèbre poids, fondes,
Mes mains dans de la glu, mes pieds dans le la poix.

Arrivé à peu près au milieu de la scène, non loin d'une
grosse roche.

Ah! revenez plutôt, vampires, larves, gnômes,
Chevaux d'apocalypse aux cavaliers fantômes,
Serpents phosphorescents, gigantesques oiseaux,
Dragons verts soufflant du feu rouge à pleins naseaux,
Monstres jusqu'à présent dressés sur mon passage,
Et qui me vomissiez votre horreur au visage!
Je la préfère encor, dans son atrocité,
A ce mur de noirceur où je suis arrêté.
Je les voyais du moins aux éclairs de l'orage,
Vos gueules d'épouvante et vos regards de rage;
Et je voyais devant mes vaillances vos peurs;
Et pour déchirer l'ombre aux sanglantes vapeurs
Dont ma route par vous était enveloppée,
J'avais ton rire éblouissant, à mon épée!

Avançant encore vers la roche, à gauche.

Maintenant, dans le noir de ces poix, de ces glus,
Toi-même, ô clair acier, tu n'éclincelles plus.

Avec découragement.

Mes doigts sur ton pommeau, desserrant leur étreinte,
Te laissent choir.

Il laisse choir son épée. Tristement, en s'asseyant sur la
roche.

Et dans mon cœur las et transi,
La flamme qui brûlait semble s'éteindre aussi.

En s'étirant et en se frottant les yeux.

Mes yeux se ferment, pleins d'une torpeur hagarde,
Avec angoisse.

O Belle au Bois dormant, le sommeil qui te garde
Etend donc jusqu'ici son vol engourdissant ?

En se laissant glisser, adossé à la roche.

Est-ce lui qui sur moi plane... plane?

En s'écrasant de plus en plus sur la roche.

Il descend

Plus près! Toujours plus près!.. Sous-sa-lente caresse,
Ma volonté qui penche...

Faisant un effort pour se relever.

Et qu'en vain je redresse,

En retombant.

Succombe... Tout mon être est comme à l'abandon...

Avec des sanglots dans la voix.

Oh! pardon, chère Belle au Bois dormant, pardon!..

D'une voix vague et de plus en plus ensommeillée.

Là-bas!... Aller vers toi!... Ma foi le peut encore;

Avec désespoir.

Moi, pas!..

D'une voix brisée.

Je ne peux plus!

D'une voix qui semble achever en rêve, tandis qu'il se
couche tout fait sur le rocher.

Je... Pardon!... Je l'adore!

Scène II

LE PRINCE LANDRY, UNE DÉMONE

La démonsse, belle et séduisante, surgit derrière la
roche et semble planer au-dessus de Landry.

LA DÉMONE, chantant.

Pendant qu'il est ici, prisonnier du sommeil,
Versez-lui les poisons de votre vin vermeil,
Rêves des voluptés à qui j'ouvre son âme!
Nymphes au corps de fleurs, Nymphes au corps de
Donnez à ses désirs la soif de vos appas, [flamme,
Pour qu'il ne pense plus au baiser de là-bas!

Scène III

LE PRINCE LANDRY, LA DÉMONE,
L'ENCHANTERESSE

La nuit s'est peu à peu éclairée d'une lumière chaude,
où les buissons apparaissent tout en fleurs et empa-
nachés de flammes. De tous côtés, entrent des femmes
vêtues, les unes de fleurs, les autres de flammes, et
les fleurs et les flammes se mêlent en un lent
ballet, qui évolue, ayant pour objectif central de ses
séductions le prince Landry, sur qui planent les
gestes et la voix de la Démone, et sur qui s'acharne
particulièrement l'Enchanteresse, Nymphes aux poses
voluptueuses, câlines, attirantes. Cette faunesse bondit,
par moments, jusque sur la roche du prince, y prenant
la place de la Démone, et tâchant, en une sorte
de vol fascinateur, de poser un baiser sur les lèvres
du prince.

Après s'être débattu contre les rêves dont il est obsédé,
le prince Landry se réveille en sursaut, se soulève sur la
main droite, s'essuie les yeux de la main gauche,

LANDRY, avec violence.

Arrière!... Envole-toi de mon front, rêve infâme!...
De nouveau la nuit se fait, profonde, compacte et, dans
ses ombres, s'évanouissent hâtivement les danseuses,
la Démone et l'Enchanteresse.

DIXIÈME TABLEAU

LE LAC DES DÉSESPÉRANCES

Scène première

LE PRINCE LANDRY, seul.

LANDRY, avec énergie, se levant.

Et toi, mon corps, debout à l'appel de mon âme
 Qu'on a failli salir pendant que tu dormais !
 Debout ! marchons !

En marchant vers le fond, à droite, d'un pas trébuchant, et les mains tendues.

La nuit, plus noire que jamais,
 A beau mettre un manteau de plomb à mon épaule
 Et resserrer sur moi les parois de sa geôle,
 A tâtons, les yeux clos, me guidant de la main,
 Comme un aveugle fou qui cherche son chemin,
 J'irai vers l'introuvable asile de la Belle,
 Où son espoir m'attend, où son baiser m'appelle.

Tombant dans le fond à droite et y continuant à marcher, vers la gauche maintenant, sur les genoux.

J'irai sur les genoux, s'il le faut. Je le veux !
 Et je m'y trainerai plutôt par les cheveux !...

A ce moment, du fond, monte une vague et lente musique, tandis qu'une lumière diffuse s'épanche dans l'air, permettant d'apercevoir peu à peu le bord d'un lac, sur lequel flotte un rideau de brumes grises. Le prince Landry, qui allait se relever, reste à terre, Landry qui allait se relever, reste à terre les jambes allongées, le torse redressé sur l'appui de ses deux mains; il écoute et regarde.

Ah ! voici de là-bas que viennent par bouffées,
 Dans l'air moins sombre des musiques étouffées !...
 Une clarté furtive au ciel couleur d'étain
 Tremble. Il souffle un vent frais. Si c'était le matin !...

Scène II

LE PRINCE LANDRY, LES DESESPÉRANCES

Peu à peu, les brumes se sont précisées en des corps de femmes, drapés d'écharpes vaporeuses; la musique a pris aussi une forme moins vague que ses précédents soupirs de harpe éolienne. A son rythme douloureusement las, à sa mélodie désespérément triste, les femmes au corps de brume s'étrient en poses languies, avec des sourires navrés. Elles semblent émerger du lac, pour y rentrer avec de mornes délices. Au-dessus

d'elles, dans le ciel en brouillard, flottent aussi de confuses figures, qui sont elles-mêmes du brouillard, se forment de lui, se refondent en lui, sur l'accompagnement de la musique désolante, une voix résignée, désabusée, chante la mélodie des désespérances et du repos suprême; une mélodie grave, bizarre, morbide, qui serait comme l'invitation au suicide.

UNE ONDINE, chantant.

I

*A quoi bon tes peines,
Vaines, vaines, vaines?
Tout coule et se fond,
Actes et pensées,
Dans les eaux glacées
Du grand lac sans fond.*

II

*C'est le lac ou plonge
L'inutile songe,
Du sort mal rempli.
Le lac où délivre
Du tourment de vivre
L'onde aux fleurs d'oubli.*

Sur le lac, dont on voit maintenant une plus grande étendue, apparaissent d'énormes et sinistres nénuphars.

III

*Le but impossible
Que tu prends pour cible
Est trop loin, trop beau.
Renonce à l'atteindre!
Viens chez nous l'éteindre,
Délirant flambeau!*

A ce moment s'accroît la plongée des femmes au corps de brume, rentrant dans le lac.

IV

*Viens! Toute mémoire
Trouve sous la moire
De nos flots épais,
Se roulant en elle,
La joie éternelle
D'un lincoln de paix.*

V

*Viens, pauvre âme lasse,
Viens chercher la grâce
Que nos vœux te font,
Et finir tes peines
Vaines, vaines, vaines,
Dans le lac sans fond!.*

Les sourires navrés des femmes au corps de brume, sont maintenant des sourires de béatitude. Elles font au prince Landry des gestes câlins qui l'appellent. La musique est devenue ample, enveloppante et serein. Le prince Landry se traîne lentement jusqu'au bord du lac, comme s'il y était attiré. Brusquement il se redresse, recule, fait un geste d'horreur et, à ce geste, s'évanouissent les femmes au corps de brume, dans le brouillard gris, sous lequel miroite seul le lac qui semble aller jusqu'à l'infini.

LANDRY, avec force.

Non, je n'entrerai pas dans cette eau qui m'attire!
Je n'y veux pas chercher la fin de mon martyre!
Si long qu'il soit, je dois jusqu'au bout, bravement,
L'endurer.

Avec révolte.

Et, d'ailleurs, c'est votre voix qui ment,
Sirènes de l'oubli, non la voix de mon rêve!

Avec assurance, puis enthousiasme.

Que la brume de vos écharpes se soulève,
Qu'à l'autre bord du lac sans fond et sans bateau
Brille, fût-ce comme un mirage, le château,
Et telle est la foi vive où mon amour se fonde
Que, pour marcher vers lui, je marcherais sur l'onde!

ONZIÈME TABLEAU

LE CHATEAU DANS L'AURORE

Brusquement, le brouillard se dissipe, dégageant toute la surface du lac, — et, à l'autre bord, très loin au sommet d'une colline, dans les premiers rayons de l'aurore, apparaît le château de la Belle au bois dormant, non plus sinistre comme au sixième tableau, mais tout doré de pourpre rose.

Scène unique

LE PRINCE LANDRY, seul.

LANDRY, extasié.

O prodige!... O délice!... O pouvoir de la foi!...
O château de la Belle au Bois dormant, c'est toi!
Non, non — j'en suis certain — tu n'es pas un mirage.

Héroïquement.

Et quand même!... Eh! bien, sûr! Qu'importe à mon
[courage?

Amour, plus fort que tous, viens soutenir mes pas.

J'ai jeté le défi. Je ne m'en dédis pas.

Il lance un appel de corps strident et fier.

DOUZIÈME TABLEAU**LA MARCHÉ SUR L'EAU**

Aux sons d'une marche triomphale dont son appel de cor a donné le motif, le prince s'avance vers le château, le front haut, les bras au ciel, d'une allure surnaturelle, marchant sur l'eau du lac sans y enfoncer.

TREIZIÈME TABLEAU

LE BAISER

Méne d'cor qu'au sirième tableau, mais envahi par les plantes grimpantes, les herbes, les arbustes et même des arbres qui ont proussé depuis cent ans. Ces frondaisons ont bouché les fenêtrés à vitraux du plafond, — et la salle est dans l'ombre, une ombre bleuâtre où l'on devine à peine l'aube extérieure.

Scène première

MEMES PERSONNAGES qu'à la fin du sixième tableau, moins
LANDRY et LA FEE DES FORETS

LA PRINCESSE, rêvant sur son lit qu'entourent les fées à genoux.
Landry!... Landry!... Landry!...

Ces trois exclamations prononcées d'une voix lointaine, répondent à trois appels successifs du cor de Landry, qu'on entend à la cantonade, le premier très lointain, et les autres de plus en plus rapprochés.

Scène II

LES MEMES, LE PRINCE LANDRY

Le prince Landry arrivera par la porte du fond, à droite, d'un pas hésitant, les bras ramant dans l'air, comme pour trouver passage parmi les couples endormis et immobiles; il avancera ainsi jusqu'à l'avant-scène, sans voir la princesse couchée sur son lit, au fond, au centre de l'escalier.

LANDRY, aux couples immobiles.

Pitié, pitié, de grâce!

Spectres qui souriez de ma recherche lassé!

Que l'un de vous plutôt, me prenant par la main,

A mon cœur défaillant indique le chemin!

Mais non! Vous souriez toujours, et ce sourire semble,
Dans son silence ironique, me dire:

« Prends garde! Le bonheur espéré qu'on rêva,
Souvent, quand on le tient réalisé, s'en va! »

Avec révolte.

Non! Ce n'est pas vrai, non! Arrière, horrible doute!
Avec passion.

O mon amour, le seul péril que je redoute,

C'est que nous trépassions quand je l'éveillerai,

Sous l'excès du bonheur trop longtemps désiré.

Dans une explosion de lyrisme.

Mais qu'importe! Si telle est la fin de mon rêve,
 Si je n'en dois avoir que cette extase brève,
 C'en est plus qu'il ne faut pour combler tous mes
 O suave trépas, viens, prends-moi, je te veux, [veux,
 Car je ferai tenir, au seuil de ton abîme,
 Toute l'éternité dans cet éclair sublime.

Reprenant sa route vers le fond, et soudain, aperce-
 vant la princesse sur son lit.

Elle!...

Dans un grand sanglot de joie.

Ah! c'est elle!.

LA PRINCESSE, rêvant tout haut.

Hélas! Sans doute il a péri,

Mon bien-aimé!...

LANDRY, dans l'angoisse.

De qui rêve-t-elle?...

Un silence.

LA PRINCESSE, rêvant.

Landry!

LANDRY, prêt à se pâmer de joie.

Mon nom!...

LA PRINCESSE, rêvant et appelant plus fort.

Landry! Landry!

LANDRY, haletant.

C'est moi, moi, qu'elle appelle!..

Avec une tendresse profonde, en marchant vers le lit.

O Belle au Bois dormant, mon adorable belle,

Me voici!

Gravement et religieusement.

Sur ta bouche, il va donc se poser,

Après cent d'espoir, le magique baiser.

Héroïquement.

Que ce soit pour la tombe ou pour l'apothéose,

O divin papillon réveille enfin la rose.

QUATORZIÈME TABLEAU

LE RÉVEIL.

LA PRINCESSE,

s'éveillant et le reconnaissant, avec une joie extatique,
 'Toi! toi!

LANDRY

Où, ton Landry, ton poète.

LA PRINCESSE, de plus en plus en extase.

Oh! sa voix! ?

LANDRY

Le miracle promis se réalise... Vois.

Il lui montre tous les endormis qui peu à peu s'éveillent,
 s'étirent et continueront jusqu'à la fin, reprenant de
 plus en plus les allures de la vie et de la joie, tandis
 que la clarté du jour revient progressivement pour finir
 pour finir dans le plein jour, où se mêle le subit rellam-
 boiement des lampadaires.

Grâce à ma foi tenace en ton rêve qui m'aime.

L'amour a triomphé de la mort elle-même.

Dans un grand mouvement de lyrisme montant jusqu'à
 la fin.

Vous qui dormiez depuis cent ans,
 Debout, tous! Voici le printemps,
 Aux cris rieurs des hirondelles!
 Après cent hivers révolus,
 C'est l'avril qui ne finit plus,
 L'avril fou des amants fidèles.

Ils sont clos, les tristes sommeils.
 Le soleil et ses rais vermeils
 Viennent dorer les fronts, les âmes,
 Nos yeux brillent. Notre sang bout.
 L'amour a triomphé!... Debout!
 Que tout se rallume à ses flammes!

Et que le monde reflouri
 Chante la chanson de Landry,
 La chanson par qui tu l'éveilles,
 La chanson qui veut qu'en aimant
 On refasse éternellement
 Naître la vie et ses merveilles.

Le réveil s'est fait peu à peu, au rythme même des strophes
 de Landry, et le jour a suivi aussi ce rythme, le soleil
 empissant de plus en plus la salle, tandis que s'éva-
 nouissent les brumes, accumulées là depuis cent ans.
 Aux derniers vers, la salle est en vie, en fête, en soleil,
 et tous, debout, les bras levés ou les lèvres jointes,
 dans des postures de joie, semblent prêts à entonner
 l'hymne du printemps, de l'amour et de la vie.

